

LAURA ALCOBA

LA DANSE DE L'ARAIGNÉE

roman

nrf

GALLIMARD

LAURA ALCOBA

LA DANSE
DE L'ARAIGNÉE

roman



GALLIMARD

OceanofPDF.com

« C'est une image que je poursuis,
rien de plus. »

Gérard DE Nerval

OceanofPDF.com

Ma boussole

À la Capsulerie, on sent tout de suite l'ascension.

Dès qu'on traverse la rue Robespierre, ça monte en pente raide vers le quartier de la Noue. Notre tour est au 45, presque en haut de la côte. Mais monter la rue ne suffit pas. C'est que notre immeuble la surplombe, un peu en retrait, perché sur une colline. Après s'être hissé jusqu'au numéro 45, il faut encore emprunter de longs escaliers pour accéder au bâtiment, en plus nous habitons au neuvième étage. Bref, ici, à la Capsulerie, on n'en finit pas de s'élever.

Depuis dix jours, ma mère, Amalia et moi nous sommes installées à Bagnolet. Paris, nous n'y sommes toujours pas, mais la capitale est tout près, cette fois, juste après les boucles que fait l'autoroute A3 au-dessus du périphérique, là où se cache la station Gallieni.

Ma mère dit qu'à Gallieni on est tout au bout de la ligne de métro, la 3, celle qui est couleur kaki sur le plan. Mais je ne vois pas les choses comme elle. Pour moi, pas de doute, c'est à cet endroit que la ligne commence — quand elle parle des progrès que nous avons faits en matière de banlieue pour, au final, l'illustrer par cette histoire de *bout*, je ne peux pas m'empêcher de la corriger. À chaque fois, ça la fait rire, elle ne comprend pas pourquoi je m'obstine. *La fin ou le départ de la ligne, c'est la même chose, voyons !* Soit, il se

pourrait bien que d'un certain point de vue, ce soit la même chose. Pour les autres, peut-être. Mais alors, raison de plus. Si ça revient au même, autant dire qu'ici, on est au début. Car si c'est à Gallieni que la ligne commence, je sens bien qu'au fond, ça change tout.

Du balcon de notre appartement, dans la continuité du salon qui sert aussi de chambre à Amalia, c'est incroyable tout ce que j'ai déjà appris à reconnaître, en quelques jours à peine. Droit devant nous, c'est Paris — pour de vrai. Ma mère me l'avait dit après avoir visité l'appartement pour la première fois, mais tant que je ne me suis pas moi-même trouvée devant cette vue, j'ai eu du mal à le croire. D'ailleurs, il m'arrive encore d'en douter. Tous les jours, je sors à deux ou trois reprises sur le balcon pour vérifier que c'est bien la vérité, que Paris est réellement là, juste devant la Capsulerie. Je reste toujours un long moment à admirer ce que l'on peut voir et tout ce que l'on parvient à deviner, les mains agrippées au rebord en béton gris qui sangle notre neuvième étage.

Mes yeux s'arrêtent immanquablement à Gallieni, aux immeubles hauts qui se dressent à proximité de l'autoroute. Puis je contemple ce paysage qui semble se calmer à mesure qu'on s'enfonce dans la ville, du côté du Père-Lachaise. Au-delà, on distingue la silhouette du Centre Pompidou, celle de la tour Saint-Jacques, je crois. Peut-être même Notre-Dame, au loin. Mais pour Notre-Dame, tout au fond du décor, il faut que le jour soit vraiment clair, sans oublier d'ajouter au ciel le plus pur beaucoup de bonne volonté. Peut-être, aussi, une pointe d'imagination. Ce qui est certain, c'est qu'à mesure qu'on s'éloigne des bretelles d'autoroute, Paris n'en finit pas de s'apaiser — plus on oublie le périphérique et le nœud des échangeurs, plus la ville se fait douce, comme une promesse.

Mais si au lieu de regarder si loin, le nez en l'air et sur la pointe des pieds, je m'arrête sur ce qui est tout près de la Capsulerie, si je m'attache à ce qui se trouve juste là, devant moi, ce que je vois, c'est le périphérique. L'autoroute A3, celle qui nous a fait sortir du Blanc-Mesnil. Le parc Jean-Moulin. Puis les jumelles du bord de l'autoroute, Les Mercuriales : impossible de les manquer, en plus leur nom est écrit en lettres majuscules au sommet de chaque tour. Au premier abord, elles paraissent identiques mais si on les observe attentivement, on voit bien qu'il n'en est rien. D'ailleurs, quelqu'un nous a dit que leur nom ne s'arrête pas là, beaucoup croient qu'elles ne sont que Les Mercuriales, mais l'une est la tour Ponant et l'autre la tour Levant, preuve qu'elles sont bien différentes et qu'il n'y a pas de raison pour qu'on les confonde.

Amalia m'a expliqué que Ponant et Levant, c'est une manière de dire qu'il y en a une à l'ouest et l'autre à l'est, mais on les a appelées comme ça parce que c'est plus joli et plus poétique, aussi. Et puis Ponant et Levant, on dirait que ça parle mieux du soleil et de sa course. On a beau être tout près de l'autoroute, Les Mercuriales, à leur manière, ont trouvé le moyen de nous parler d'abord du ciel.

Ces tours jumelles, je les ai tout de suite aimées. Il y en a une plus petite que l'autre, mais il paraît que ça arrive souvent chez les jumeaux. Elles sont légèrement bleutées, aussi, et si on y prête attention, si on les fixe en se concentrant sur cette couleur, on voit bien qu'elles en répandent un peu autour d'elles, que, l'air de rien, elles bleuissent un brin ce qui les entoure. Les Mercuriales ne se contentent pas de se ressembler — quand on les a devant soi, on comprend tout de suite qu'elles sont ensemble pour de vrai. Avec leurs panneaux de verre, elles passent leur temps à se refléter l'une dans l'autre. Toujours sur fond bleu, même quand le ciel est gris — Ponant sur Levant, Levant sur Ponant, Les Mercuriales ont beau

indiquer l'est et l'ouest, elles jouent aussi pas mal à brouiller les pistes.

Parfois, je me dis que c'est quand même dommage que personne n'ait pensé à compléter la boussole du bord de l'autoroute. Pourquoi avoir fait les choses à moitié — où sont passés le nord et le sud, dans tout ça ?

Quoique, tout bien réfléchi, Ponant et Levant, c'est déjà un premier pas. Au fond, il n'y a qu'à glisser une droite imaginaire entre les deux rectangles de verre pour inscrire dans le paysage les quatre points cardinaux, au complet.

Mon père, lui, c'est plein sud qu'il se trouve — quelque part sur la ligne invisible.

OceanofPDF.com

Tir à l'arc

Aujourd'hui, j'ai reçu une nouvelle lettre de lui.

Nous savons très bien à présent comment ils se débrouillent, à la poste, avec l'océan et les onze mille kilomètres qui nous séparent. Dans un sens comme dans l'autre, à force, nous avons appris à bien viser. Après un an et demi d'expérience, nous pouvons prévoir à deux ou trois jours près le temps qu'il faut à une feuille de papier glissée dans une enveloppe pour traverser l'Atlantique — nos estimations tombent de plus en plus juste. Mais pour en arriver là, il nous a fallu beaucoup d'entraînement, quelques francs ratages et pas mal d'approximations. *Cette lettre devrait te parvenir après le nouvel an*, m'avait écrit mon père le 20 décembre dernier. À quoi j'avais répondu *Presque, mais pas tout à fait* — nous étions encore en 1979 lorsque j'ai ouvert l'enveloppe qu'il avait imaginée entre mes mains au tout début de la nouvelle décennie. Mais quelques mois plus tard, quand j'ai lu *Celle-ci devrait te parvenir le jour de ton anniversaire*, il avait vu juste, la lettre était arrivée à la bonne date, le 10 avril 1980, pile pour mes douze ans, par le courrier du matin. *Cette fois oui, tu as réussi !* Pour passer un message au bon moment de l'autre côté de l'océan, l'expérience finit par payer.

Le déménagement qui nous a rapprochées de Paris n'a rien changé à l'affaire. Lorsqu'il a écrit dans sa cellule, à La Plata, la lettre que je tiens à présent entre les mains, ma mère, Amalia et moi

étions en train de charger la voiture de Carlos avec nos cartons, heureuses de quitter le Blanc-Mesnil et la cité de la Voie-Verte. *D'après ce que tu annonçais dans ta dernière lettre, c'est aujourd'hui que vous changez d'appartement*, dit mon père, *et quand tu liras celle-ci, tu auras sans doute déjà passé plus d'une semaine à Bagnolet*. Exact !

Bavarder entre la banlieue parisienne et la prison argentine où se trouve mon père, la Unidad Nueve de La Plata, c'est un peu comme du tir à l'arc — avec de l'exercice et un peu d'application, on arrive à atteindre le point de mire, l'endroit précis du calendrier où nous nous sommes donné rendez-vous. Plus le temps passe, et plus nous nous retrouvons exactement là où nous l'avions imaginé — pile au centre de la cible. Tel jour, telle heure, devant les boîtes aux lettres, au pied du bâtiment A. D'accord, j'y serai. Il faut juste me laisser le temps de glisser ma nouvelle petite clé dans la boîte aux lettres métallique, attendre que je déchire l'enveloppe. J'arrive, tu vois. Voilà, j'y suis.

C'est comme ça, tout naturellement, qu'aujourd'hui nous avons repris, sur le promontoire de la Capsulerie, la conversation que nous avions engagée au Blanc-Mesnil.

Toujours cette histoire de mygale que j'aimerais avoir. Mon père est de plus en plus sceptique. *Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Ça me paraît en réalité assez compliqué.*

Ça fait presque deux mois que nous en parlons. Notre correspondance a des cycles, comme ça. Depuis cet été, dans mes lettres comme dans les siennes, il y a au moins une demi-page consacrée aux mygales argentines, ces araignées que mon père appelle *las arañas pollito* — les « araignées-poussin ».

Tout est parti d'un ami de ma tante et de ce qu'elle a raconté à mon père lors de la dernière visite qu'elle lui a rendue en prison. C'était le jour de *la visita de contacto*, lorsque le visiteur peut être à côté du détenu qu'il est allé voir. Je ne sais pas pourquoi mon père m'a donné ce détail, lui qui, d'habitude, ne parle jamais de la prison, mais dans la lettre qu'il m'a envoyée au tout début de l'été, c'est exactement ce qu'il disait : le jour de *la visita de contacto*, ma tante lui a parlé d'un ami à elle qui a une mygale comme animal de compagnie. Il l'a rapportée du nord de l'Argentine, après un séjour du côté de la frontière chilienne, où il a de la famille : l'araignée en question est une *araña pollito* andine, une espèce à part, qu'on peut vraiment apprivoiser — *écoute un peu la suite de cette histoire*, m'écrivait mon père dans sa lettre du début de l'été.

Il paraît que chaque fois que l'homme retrouve son appartement de La Plata après une journée de travail, la mygale se met à danser dans la cage de métal qui lui tient lieu de maison. L'araignée fait de tels bonds lorsqu'elle comprend que l'homme est revenu que les barreaux vibrent et tintent. À croire qu'elle n'est pas retenue dans

une cage, qu'elle loge en réalité à l'intérieur d'un immense grelot. On dirait surtout qu'elle reconnaît ses pas. À moins que le coup d'envoi ne soit pour elle le bruit de la clé glissée dans la serrure de la porte d'entrée. En tout cas, dès le début de leur vie commune, quand il est retourné chez lui à la fin de sa journée de travail, la mygale lui a fait des fêtes. Alors il a pris l'habitude de la libérer pour la câliner un peu, l'araignée adore ça — c'est sans doute en vue de sa libération quotidienne et de la petite séance caressante qui suit chacune de ses sorties que la mygale s'est tant attachée à lui, se montrant toujours plus heureuse et reconnaissante. Voilà pourquoi depuis qu'ils vivent ensemble, lorsque l'homme est de retour, la danse de l'araignée est toujours plus démonstrative. Et le lien entre l'homme et l'animal, plus fort. Plus le temps passe, plus l'idée de cet enchaînement quotidien attendrit l'ami de ma tante — quand il sait leurs retrouvailles proches, rien que d'y penser, même s'il ne danse pas, lui, il est d'avance tout excité. La clé dans la serrure et l'araignée qui s'éveille. Ses pas sur le parquet et l'araignée qui s'emballe. Puis les pirouettes derrière des barreaux qui carillonnent d'impatience. Encore une fois, il sait qu'il aura droit à tout ça.

Mon père se demande si c'est vraiment à l'araignée que l'homme est si attaché, si ce qui l'enchant, au fond, n'est pas ce petit rituel — qui ne s'arrête pas là. Car après la danse de l'araignée, l'homme ouvre une seconde porte — minuscule celle-là — afin de la libérer. Alors, la cage se tait. D'un coup. *Leurs retrouvailles sont toujours silencieuses*, écrit mon père. Pas seulement parce que la mygale a enfin pu quitter le grelot dont elle est d'habitude prisonnière — chaque fois qu'elle est dehors, l'araignée ne saute plus, du tout. Sa danse s'arrête subitement. Elle devient incroyablement calme — dès qu'elle se trouve hors de sa cage, elle a même pris l'habitude de se mettre sur le dos pour que l'homme la cajole en lui grattouillant

le ventre. Bien sûr, il s'efforce d'être le plus doux possible car sa famille andine l'a mis en garde, *attention quand même, n'oublie jamais qu'elle pourrait te piquer si elle prenait peur*. Du coup, il est prudent. Mais au fond, il est persuadé qu'il n'a rien à craindre, tout comme l'araignée semble avoir compris qu'elle n'a rien à redouter de lui. D'ailleurs, après chacune de ses sorties, la mygale passe de plus en plus de temps les pattes en l'air. Joueuse et parfaitement inoffensive — comme un petit chien affectueux.

J'ignore ce qui m'a le plus frappée dans ce récit. Étaient-ce les fêtes que peut faire une grosse araignée toute noire et poilue, a priori affreuse et écoeurante, mais, en réalité, pas du tout ? Sa danse, toujours plus joyeuse ? Le poussin ? Le petit chien affectueux et joueur ? Le fait que mon père ait appris cette histoire le jour de *la visita de contacto* ? Ce qui est certain, c'est que, depuis que je sais tout ça, moi aussi, je veux avoir une mygale de compagnie.

Nous en parlons depuis longtemps. Bien sûr, je n'ai rien dit à ma mère — la mygale, c'est un secret entre mon père et moi. Je n'arrête pas d'y penser, pourtant, surtout depuis que nous sommes dans notre nouvel appartement.

J'aime m'imaginer avec mon araignée argentine, assise sur le balcon qui donne sur le parc et l'autoroute, face à Ponant et Levant. Dès le premier jour, le soir venu, je la ferai sortir de sa cage rien que pour la caresser un peu. Elle montera le long de mon bras et se hissera jusqu'à mon épaule pour se blottir à la naissance de mon cou, le temps d'une courte sieste. Là, tout près de l'oreille, je sais bien que ça chatouillera un peu. Mais ça ne me gênera pas. Au contraire — si elle me chatouille avec ses longs poils, tant mieux. Puis elle se remettra en route pour atteindre l'autre côté de mon corps après avoir escaladé ma tête, s'accrochant à mes cheveux — qui, dès que nous aurons fait connaissance, seront, j'en suis sûre, ses lianes préférées. Car elle aura vite compris que moi aussi, je peux être douce et délicate. J'en suis certaine — dès qu'elle aura appris à me connaître, elle le saura.

Après que mon père m'a raconté, pour la mygale, je lui ai immédiatement révélé l'idée qui m'était venue. C'est que j'aimerais qu'il soit le messenger de ma requête, que ce soit lui et personne d'autre qui m'aide à réaliser mon plan. Lorsque ma tante retournera le voir en prison, je voudrais qu'il lui demande. Est-ce que son ami pourrait se procurer une deuxième mygale andine quand il ira voir sa famille dans les Andes ? On pourrait me l'envoyer par avion pour que je l'apprivoise à Bagnolet, maintenant que je sais comment on procède. Je la garderai dans une cage et moi aussi, je la ferai sortir tous les jours pour la câliner un peu. Chaque fois, je passerai avec elle un peu plus de temps que la veille. Comme ça, bien vite, nous nous attacherons l'une à l'autre. Autant qu'à notre petit rituel quotidien.

Mais alors que dans la première lettre de mon père tout avait l'air très simple, depuis qu'il sait où je veux en venir, il ne m'encourage pas beaucoup. Il pense qu'il faudrait obtenir une autorisation, *c'est très compliqué d'envoyer une araignée argentine en Europe. D'ailleurs, il lui faudrait des papiers, une sorte de passeport animal. Tu imagines un peu ?*

De mon côté, j'essaie de contrer les obstacles qui se hissent entre l'araignée-poussin et moi. *Et si on lui trouvait une boîte opaque et bien rigide, avec, à l'intérieur, de quoi tenir le temps du voyage ? Elle pourrait traverser l'Atlantique tout en étant à l'abri et arriver jusqu'à Bagnolet, ni vu ni connu. Ça se pourrait ça, non ?*

Mais plus j'avance dans l'élaboration de mon plan, plus mon père a l'air de regretter son premier enthousiasme à propos des araignées de compagnie. Sur cette histoire de mygale qu'il a lancée, je vois bien qu'il me fait faux bond.

Dans sa dernière lettre, il accumule les arguments pour me dissuader — le climat de Bagnolet, notre neuvième étage, le balcon en béton gris, il pense que rien de tout ça n'est vraiment fait pour une araignée andine. Sans oublier le casse-tête du passeport. Et puis, même si on arrivait à contourner cette affaire de papiers, si on arrivait à la faire voyager en passagère clandestine, à la glisser très discrètement dans un avion, la mygale ne survivrait sans doute pas à son périple. Et arracher une mygale à sa Cordillère pour qu'elle meure lamentablement au fond d'une boîte en plastique, planquée dans la soute pour échapper à la police aux frontières... *Ce serait terrible, tu ne trouves pas ?*

Depuis que j'ai lu tout ça dans sa dernière lettre, j'ai bien peur que mon père ait raison. Ça m'a quand même rendue drôlement

triste car ces derniers jours, je l'ai très souvent imaginée, mon araignée-poussin.

Tandis que je regarde Les Mercuriales, même si elle n'est jamais arrivée jusqu'à moi, ma mygale de compagnie, j'ai l'impression de l'avoir perdue. Ou que quelqu'un est venu me l'arracher, sans que j'aie pu lui opposer de résistance.

Ce soir, en repensant à tout cela, je sens qu'il me manque bien plus que la mygale. Comme pour l'homme de La Plata, je crois que ce qui me tient le plus à cœur, au fond, c'est le petit rituel quotidien — celui auquel l'homme est si attaché et que j'ai moi aussi failli connaître. Oui : ce qui me manque vraiment, ce soir, c'est de retrouver la danse de l'araignée. Et de savoir que ce qui tinte là-bas, à peine à quelques mètres de moi, c'est encore une fois sa cage qui carillonne d'impatience.

Le sentier de la Fosse-aux-Fraises

La semaine dernière, j'ai découvert mon collège, le CES Travail.

On m'avait prévenue qu'il s'appelait comme ça. Mais, comme pour le paysage parisien que l'on aperçoit depuis la Capsulerie, tant que je ne l'ai pas vu de mes yeux vu, je n'y ai cru qu'à moitié.

Maintenant, je sais que c'est vraiment son nom. Et même la première chose qu'on apprend quand on arrive au collège en remontant la rue Sadi-Carnot, depuis Gallieni. GROUPE SCOLAIRE TRAVAIL : c'est marqué en gros caractères sur une plaque de béton, tout en haut d'un mur de briques rouges, entre une femme tenant dans la main gauche une faucille, dans la droite quelques épis de blé, et un homme dont la poitrine est barrée par un immense marteau.

Le chemin pour aller au collège ne peut pas être plus simple, impossible de se perdre.

Dans le prolongement du Radar Géant, le supermarché qui est devant le métro, il faut marcher tout droit puis s'enfoncer dans la ville sans quitter la rue Carnot, en tournant toujours le dos à Paris.

Je crois bien que c'est le plus joli coin de Bagnolet.

Il n'y a pas que des cités par là-bas, il y a aussi des maisons particulières avec des cours et même parfois de tout petits jardins. Surtout après la rue Lénine, une fois qu'on a passé l'église Saint-Leu-Saint-Gilles.

C'est peut-être elle que j'aime le plus, cette église si petite malgré ses deux noms. On se demande ce qu'elle fait là, quand même, si près de l'autoroute, des échangeurs et des tours. S'il n'y avait qu'elle, on pourrait se croire dans un village immobile, en pleine campagne. Mais là, à l'angle de la rue Carnot et de la rue Lénine, il faut bien admettre qu'elle a l'air passablement perdue, l'église. Je crois bien que c'est pour ça que je l'aime autant. Parce qu'on dirait que quelqu'un l'a posée là sans faire exprès, puis qu'il l'a aussitôt oubliée — à moins que ce ne soit elle qui aimerait qu'on l'oublie. Il se pourrait bien qu'elle veuille se fondre dans le paysage, y passer le reste de son existence, incognito — d'ailleurs, sa porte est toujours fermée.

Voilà sans doute pourquoi ce quartier de Bagnolet me plaît autant. Pour le parc qui est en face du collège, aussi, car là où il se trouve, il est aussi grand qu'inattendu. Et puis, il y a son nom. Un nom auquel je n'ai pas non plus voulu croire, tout d'abord, jusqu'à ce que j'aie lu de mes yeux la plaque accrochée à la grille, après mon premier jour de classe. J'ai traversé la rue pour m'assurer qu'il s'appelait bien ainsi, que c'était vraiment ce qui était écrit sur la pancarte : *Parc du château de l'Étang*. Quelle drôle d'idée — car derrière les grilles, il n'y a ni château ni étang. S'ils ont réellement existé, ce devait être il y a très longtemps. En tout cas, dans le parc, il n'y a rien de ce qu'on annonce, tout juste une grosse maison. Avec un grand perron, certes. Mais une maison, rien de plus, au centre d'un espace vide que l'herbe a envahi. Je me dis quand même que si on l'a appelé ainsi, il doit y avoir une raison — l'étang était peut-être à cet endroit, avant, il y a très longtemps. Même si on ne le voit pas, j'aime imaginer qu'il est toujours là. Qu'il s'est juste mis à l'abri — qu'il se tient caché, sous l'herbe humide. Si c'est le cas, il doit avoir des raisons pour ça.

Après les cours, même si on se connaît encore assez peu, les enfants s'éloignent du collège et du parc par petits groupes : il y a ceux qui montent vers le quartier des Malassis ou qui rejoignent la cité de la Noue, par le haut. Ceux qui s'évanouissent un peu avant la rue Lénine, du côté des maisons à jardinet. Puis ceux qui descendent vers Radar avant de poursuivre vers les puces de Montreuil ou de remonter de nouveau, en direction de la Capsulerie, comme Fatou et moi. Mais Fatou ne va pas tout là-haut, elle s'arrête quelques mètres avant.

Ça ne me gêne pas de finir l'ascension de la Capsulerie toute seule, bien au contraire. Dès que Fatou disparaît dans sa tour, j'accélère le pas, à la limite de la course, contente d'être la seule à habiter au bout des escaliers. J'y pense toujours avec une pointe de fierté tandis que je me hisse sur notre promontoire, en grimpant les marches deux par deux, comme si je savais qu'un secret m'attend au sommet.

Aujourd'hui, avant de me quitter, Fatou a voulu savoir jusqu'où je continuais toute seule chaque fois que nous nous séparions.

— Ton immeuble, c'est celui qui est là-bas, juste avant le sentier de la Fosse-aux-Fraises, pas vrai ?

Je n'aurais jamais imaginé que la petite artère qui donne sur la rue de la Capsulerie, juste après le numéro 45, pouvait porter un nom pareil — car je sais parfaitement qu'il n'y a dans le coin ni fosse ni fraises.

Pourtant, Fatou, je l'ai tout de suite crue. Inutile d'aller vérifier comment s'appelle l'impasse qui se trouve après la dernière tour, la mienne. D'avance, je savais que Fatou disait vrai. C'est que je commence à m'y faire, à Bagnolet et à tous ces noms qui parlent de choses qui ne sont plus là. J'ignore s'il s'agit d'un simple jeu ou

d'une habitude qu'on a par ici de garder la trace de ce qui n'est plus — on dirait qu'avant de s'en aller, sentier, château, fraises et étang ont pris soin de laisser des cailloux derrière eux, comme on voit faire dans les vieux contes. Impossible d'oublier qu'ils sont passés par là : ceux qui ont nommé ce qui nous entoure ont vu les cailloux et ils ont veillé sur eux.

Du coup, j'ai repris ce nom, naturellement, sans m'étonner. Comme si moi aussi, depuis longtemps, j'en avais l'habitude. Drôlement fière, quand même, d'habiter là, tout près du passage qui se souvient :

— Oui, c'est exactement ça. J'habite juste avant le sentier de la Fosse-aux-Fraises.

La tante de Sagar

Fatou est grande. Sa peau est très noire et ses cheveux crépus font comme un casque autour de sa tête. Elle a des seins immenses, aussi. Deux énormes globes que l'on devine toujours serrés l'un contre l'autre. Et puis des fesses rebondies et incroyablement pleines. On ne peut pas dire qu'elle soit grosse, pourtant son corps est plus dense que tous ceux que j'ai pu voir jusqu'ici. Comme s'il y avait sous sa peau tendue plus de chair que chez les autres, qu'elle était dans son corps à elle plus compacte que partout ailleurs. Ses vêtements ont beau la couvrir, ils n'arrivent à rien cacher de tout ça. On dirait, malgré leur étrange densité, que quelque chose dans les seins et les fesses de Fatou résiste à la pesanteur. Comme si, tout abondants qu'ils sont, un truc, à l'intérieur, les tirait vers le ciel.

Elle a vraiment l'air d'une femme — dans ma classe, il y a des filles, plus ou moins grandes. Et il y a Fatou.

Aujourd'hui, sur le chemin du retour, elle l'a tout de suite remarqué :

— Tu as mis un soutien-gorge ?

Oui. Je le portais même pour la première fois. Je l'ai acheté samedi dernier dans la galerie marchande qui est collée à Radar Géant. À sa question, je me suis sentie rougir — j'ai répondu par un simple mouvement de tête, je n'avais pas envie de m'étendre.

Le jour de l'acquisition, pourtant, j'étais sacrément fière. J'étais avec ma mère, c'est elle qui m'a expliqué comment l'attacher. *Il y a un truc tout simple, au début.* Le *truc*, c'est d'agrafer le soutien-gorge sous la poitrine, comme si on avait des seins dans le dos. Ensuite, on le fait tourner autour du torse pour que les bonnets se retrouvent au bon endroit puis on glisse ses bras dans les bretelles. *Plus tard, tu arriveras à l'agrafer sans avoir besoin de passer par toutes ces étapes, tu verras, ce n'est pas si compliqué.*

Mais à côté de Fatou, tout à l'heure, je me suis sentie un peu ridicule. Ça doit faire longtemps qu'elle n'a pas besoin, elle, de découper l'opération en trois temps.

T'as vraiment de quoi le remplir ? Je savais bien que la question sur mon soutien-gorge cachait cette autre, en réalité. Elle n'osait pas le dire, mais visiblement elle doutait qu'il puisse y avoir sous mon pull matière à garnir la chose.

J'ai vu grand, c'est vrai. Mais c'est un peu à cause de la vendeuse, aussi.

Samedi dernier, quand nous sommes entrées dans le magasin et que ma mère a dit *Nous venons pour ma fille, elle a besoin d'un soutien-gorge, son premier soutien-gorge*, la vendeuse a fait *C'est important, ça !* Puis elle a sorti d'un tiroir qui se trouvait sous le comptoir plusieurs modèles, dont un rose à liseré avec un petit nœud argenté et trois minuscules perles entre les deux bonnets, on aurait dit trois petites larmes ou des gouttes d'eau qui auraient gelé. J'étais très impressionnée — le moment était important, elle avait parfaitement raison.

— Le rose me plaît.

— La couleur est très douce, c'est un bon choix. Mais il faut d'abord l'essayer.

Lorsque j'ai enlevé mon manteau, pourtant, la vendeuse s'est immédiatement ravisée.

— Non, mais en fait... Je crois que ça va être beaucoup trop grand. Je vais aller chercher des petites brassières, ça fera largement l'affaire.

Puis elle est partie avant de revenir avec deux bandeaux de coton qu'elle a tendus à ma mère, tandis qu'elle souriait, sûre d'elle-même :

— Voilà exactement ce qu'il lui faut.

En voyant ce qu'elle nous proposait, deux morceaux de coton blanc qui n'avaient même pas d'agrafes, j'ai compris pourquoi elle avait dû disparaître dans l'arrière-boutique pour aller les chercher. *Les petites brassières*, c'est le genre de modèles qu'on n'expose pas. Quelqu'un avait dû les cacher au fond d'un carton avec les invendus des années précédentes, tous les dessous dans lesquels personne n'a voulu se voir. On aurait dit du tissu pour faire des bandages, à croire que je m'étais fait une foulure ou que j'avais une côte cassée, un bout de squelette à réparer, quelque part.

La vendeuse s'est tournée vers ma mère, elle a presque chuchoté mais je l'ai parfaitement entendue :

— Une petite brassière, ça suffira largement...

Moi, je n'avais vraiment pas l'intention de me laisser faire.

— Mais je voudrais essayer le premier. Le soutien-gorge rose, avec le liseré...

La vendeuse a regardé ma mère, l'air de dire *est-ce bien la peine ?*, mais comme ma mère a fait *oui, tu peux l'essayer aussi*, elle est allée chercher le soutien-gorge resté sur le comptoir.

À l'intérieur de la cabine d'essayage, dès que ma mère m'a expliqué son *truc* et qu'elle m'a aidée à franchir la première étape, celle de l'agrafage, je lui ai demandé de sortir — j'avais compris,

mais je voulais continuer toute seule. Tant qu'elle a fait son petit exposé, je l'ai écoutée, les bras en croix sur la poitrine, tout en appuyant très fort — je ne voulais pas qu'elle voie mes seins de si près, je voulais les garder pour moi. Si elle ne me laissait pas toute seule, j'étais bien décidée à rester comme ça, les bonnets dans le dos, bloquée au début de la première étape, comme si mon torse était vraiment monté à l'envers ou que deux bosses avaient poussé dans mon dos.

— Laisse-moi, maintenant !

Alors elle a disparu de l'autre côté du rideau et j'ai fait tourner le soutien-gorge, comme elle me l'avait expliqué.

Dans le miroir, je voyais bien que le tissu bâillait sur ma poitrine. Mais c'était tellement joli. Le liseré qui bordait les bonnets était d'un rose légèrement plus foncé que le reste du soutien-gorge — avec les perles minuscules et le ruban argenté, là où les deux bonnets se touchent, ça faisait quatre couleurs différentes. À cet endroit, on insistait sur quelque chose, je ne comprenais pas bien pourquoi — mais chaque détail, je le savais, avait son importance. Il y avait eu quelqu'un pour penser à tout ça. Qu'avait-il voulu dire ? Je l'ignorais, mais un expert en la matière avait posé là son index bien à plat, son pouce peut-être, puis il avait dit : *Ici on va coudre un ruban couleur argent et trois petites perles, en grappe*. La pression de ce doigt, à un moment, j'ai même cru la sentir — juste à l'endroit où les deux bonnets se rejoignent, comme s'il avait laissé là son empreinte. Tout ça était le fruit d'un savoir qui m'échappait encore mais dont je ne doutais pas. Je tenais le début de mon initiation — je savourais chacun de mes pas.

— Tu essaieras les brassières aussi, d'accord ? C'est très simple, il suffit de les enfiler par la tête, comme si tu mettais un maillot...

C'était ma mère qui parlait, de l'autre côté du rideau.

— Oui, oui, bien sûr...

Mais c'était hors de question. *Les petites brassières*, alors là, non ! Je ne les ai même pas touchées, je les ai laissées sur le tabouret, là où la vendeuse les avait posées.

Je suis restée un long moment devant le miroir, à tenter de déchiffrer ce que le soutien-gorge avait à me dire.

Puis j'ai appliqué le *truc* de ma mère pour l'enlever, je ne voulais pas risquer de l'abîmer. Ce n'était pas bien compliqué, il suffisait de rebrousser chemin — j'ai fait glisser les bretelles sur mes épaules pour dégager mes bras, le soutien-gorge a pu faire un tour complet et les attaches se sont retrouvées sous mon nez, c'est vrai que c'était bien plus simple comme ça. Encore une fois, j'avais les bonnets dans le dos. Mais je n'étais pas montée à l'envers, du tout — d'ailleurs, j'en ai profité pour regarder mes seins dans le miroir. Ils ne sont pas si petits, en fait. On dirait deux mandarines. En plus, je n'ai que douze ans, je sais très bien que côté poitrine, je n'ai pas dit mon dernier mot.

Même si je n'avais pas touché les brassières, en sortant de la cabine, je n'ai pas hésité une seconde :

— Les brassières me serrent beaucoup trop, c'est le soutien-gorge qui me va.

Bien sûr, aujourd'hui, sur le chemin du retour, je n'ai rien dit de tout ça.

Malgré la question de Fatou, j'ai continué à marcher à côté d'elle, en silence, me contentant d'un mouvement de tête et d'un haussement d'épaules, comme pour lui dire *oui, et alors ?*

Le liseré rose de mon soutien-gorge fait des plis sur ma peau et malgré le pull, on le remarque — je suis parfaitement au courant. J'ai vu grand, je le sais. Je n'ai pas tout à fait de quoi le remplir. D'accord. Mais mes seins vont continuer à pousser. Avec ce soutien-gorge, j'ai juste un peu anticipé sur ma poitrine à venir. En fait, je porte de la lingerie prévisionnelle. Le tissu bâille sous mon pull parce qu'il est parti en éclaireur, mon soutien-gorge se trouve déjà un ou deux ans devant moi, prêt à me soutenir quand je le rejoindrai. Il me montre la voie, il annonce la suite tout en m'encourageant, côté poitrine. D'une pierre, deux coups. En plus quelqu'un a posé ses doigts là où les deux bonnets se rejoignent, à cet endroit, il a laissé un message secret, je le sais. C'est un expert. Et puis un jour, mon soutien-gorge sera peut-être tendu sur ma peau. Dans pas si longtemps, qui sait. Peut-être qu'il se fendillera par endroits, peut-être même qu'il craquera. Et si je souriais un jour à l'idée d'avoir vu si petit ? Il se pourrait que moi aussi, j'aie deux énormes globes, comme Fatou. Pourquoi pas, hein, pourquoi pas moi ? Oubliées les mandarines, je passe aux melons. Sûrement d'ici deux ans. Dans trois, à tous les coups. Dans trois ans, oui. Là, j'y serai presque, c'est certain.

Tandis que je marchais à côté de Fatou, je pensais tout ça, mais je n'ai rien dit. Je n'osais pas.

Elle voulait quand même savoir où j'en étais exactement.

— Tu as déjà eu tes règles ?

— Je les ai eues l'été dernier.

— Ah, j'imaginai pas, je te voyais plus petite.

Petite, oui, je sais. Mais ça ne m'empêche pas de grandir à ma manière.

Alors, je lui ai fait :

— Est-ce qu'en Afrique on meurt pour ça ?

— Pourquoi tu dis ça ? Je comprends pas...

— Pour les règles... Est-ce que c'est vrai qu'en Afrique, parfois, on meurt parce qu'on a ses règles ?

Fatou a éclaté de rire. En guise de réponse, elle s'est contentée de faire non tout en riant comme si je lui avais raconté une bonne blague. Il me semble qu'elle riait encore quand elle a disparu dans sa tour à elle.

Elle a dû penser que mon tout nouveau soutien-gorge m'était vraiment monté à la tête. J'espère qu'elle ne se moquera pas de moi demain, qu'elle n'en parlera à personne, surtout, et que ma question restera un secret entre nous.

Cet été, pourtant.

J'étais en Vendée, dans une colonie de vacances de la mairie du Blanc-Mesnil. C'était ma deuxième fois, pour les règles. Il faisait très chaud, c'était au tout début du mois d'août.

Je m'en souviens très bien — j'étais assise en tailleur, avec les autres, en cercle. Le moniteur avait eu l'idée étrange de nous faire jouer à la chandelle en attendant l'heure du dîner. On avait vraiment passé l'âge, il ne semblait pas s'en être aperçu. Une fille a ri, gênée, une autre a protesté *la chandelle, ça va pas la tête ?* Pourtant, nous nous sommes tous assis les uns à côté des autres. Pas besoin de se concerter, on savait qu'on allait profiter de l'occasion pour rigoler un peu et faire comprendre au mono qu'il était vraiment à côté de la plaque avec ses jeux pour gamins de maternelle. Même si personne ne l'avait désigné, un grand garçon blond s'est levé et s'est mis à courir en agitant dans sa main droite un mouchoir pas net sorti de sa poche. *Allez, je commence*, il prenait les choses en main. C'était le plus grand du groupe, il avait des jambes très longues et maigres, comme si elles avaient poussé trop vite et qu'il n'avait pas eu le temps de les remplir. Mais ses bras semblaient avoir poussé plus vite encore — à croire que, comme les bonnets de mon soutien-gorge, ils avaient pris de l'avance sur le reste de son corps, qu'ils étaient à l'avant-garde, question croissance. Il pouffait tandis qu'il courait, il en rajoutait avec ses longs bras qu'il balançait en avant et en arrière, comme un grand singe, secouant sans cesse son mouchoir sale. Quelqu'un a crié *Eh, Antoine, il a servi à quoi ce mouchoir, il est jaune et tout collé, c'est vraiment dégueulasse !* Quand le brun qui se trouvait juste devant moi a lancé *C'est du jus de zizi, qu'est-ce que vous croyez*, tout le monde a éclaté de rire. Alors il a continué, *du jus de bite, quoi !*, et là on n'en pouvait

plus, un petit blond a même failli s'étouffer, tellement il riait. Ça dégénérait vraiment. Du coup, le mono a changé d'avis, il ne voulait plus de cette chandelle — mais trop tard. Le grand blond s'est mis à courir comme un fou et le mono a eu la mauvaise idée d'essayer de le rattraper pour l'arrêter. C'était perdu d'avance, avec ses jambes d'échassier, le garçon courait bien plus vite que lui. Au milieu des rires, on commentait leur course-poursuite. *Je crois que c'est sa première colo. Tu parles d'Antoine ? Non, du mono.* Il avait droit à son bizutage. Mais soudain, dans un virage, le grand blond a fait semblant de trébucher pour atterrir sur la plus belle des filles, une rousse avec plein de taches de rousseur et de longs cheveux serrés dans une natte épaisse qui lui descendait jusque dans le bas du dos. Tout le monde a crié *ah le con, eh !*, le mono l'avait enfin rattrapé mais dès que le corps du grand blond est entré en collision avec celui de la fille, il a fait semblant de perdre connaissance, ses longs bras soudain inertes sont restés un moment autour de la jolie rousse. *Arrête, Antoine, ça suffit maintenant !* Le mono était très énervé, hors de lui, vraiment, et faisait tout pour l'obliger à se redresser. Mais il avait beau tirer sur ses épaules, il n'y avait rien à faire, le corps du grand blond ne bougeait pas d'un poil.

Je riais avec les autres, mais j'avais surtout envie que ça finisse. C'est que j'avais très mal. J'étais entre deux filles qui savaient ce qui m'arrivait, je leur avais dit le matin en sortant du réfectoire, depuis elles ne me lâchaient plus, curieuses — elles ne les avaient *pas encore eues*, elles, alors elles voulaient que je leur raconte. Tout. Surtout Sagar, l'Africaine — je crois qu'elle aussi venait du Sénégal, comme Fatou.

Le grand blond a fini par se redresser avant de laisser tomber son mouchoir immonde au centre du cercle, quelqu'un a crié *Antoine, t'es vraiment un gros crado !* Les rires ont fusé, deux filles ont caché

leur visage dans leurs mains, la belle rouquine à longue tresse est devenue écarlate, en plus elle hoquetait, je ne sais pas si elle s'était mise à pleurer ou si ces hoquets, c'était un rire nerveux étouffé, c'était peut-être un mélange de tout ça. Puis, comme si nous nous étions concertés, nous nous sommes tous levés avant de donner des coups de pied dans le sable. Je ne sais pas quel est celui qui a commencé, mais soudain nous nous sommes mis à lancer du sable sur le vieux mouchoir sale comme on le fait avec les braises qu'on enterre pour les éteindre. Même Antoine. Ce mouchoir, d'un coup, on aurait dit qu'il ne voulait plus le voir, qu'il voulait vraiment l'oublier et que tous l'oubliaient en même temps que lui. Je me suis levée avec les autres, j'avais aussi envie d'y aller de ma pelletée, mais tout en soulevant du bout des pieds des nuages de poussière je m'efforçais de garder la main droite collée contre mon ventre — peut-être parce que j'avais plus mal encore que le matin mais également parce que je savais que Sagar et sa copine me regardaient, c'était une manière de leur faire comprendre au milieu de la cohue, de partager un peu avec elles ce que je sentais. Alors la copine de Sagar a tiré sur mon tee-shirt pour me prévenir, avant de me glisser à l'oreille *Ton short, il est taché, t'as une grosse tache de sang*. Elles m'ont aidée à me dégager du groupe pour que les autres ne s'en rendent pas compte, et personne n'a remarqué quoi que ce soit, tout le monde était obnubilé par l'enterrement du mouchoir sale. Puis Sagar a enlevé son gilet, elle m'a dit *Mets-le autour de ta taille, comme ça, on ne verra rien*. J'avais honte mais en même temps j'étais un peu fière. Elles m'aidaient. Je n'avais rien demandé, mais grâce à mes règles, malgré le chahut, nous faisons équipe.

Le soir, quand les lumières du dortoir se sont éteintes, Sagar m'a parlé de sa tante, la petite sœur de sa mère. C'est que cet après-midi-là, elle avait pensé à elle en voyant mon short taché.

— Quand ma tante avait ses règles, elle saignait beaucoup, aussi. Elle faisait souvent des taches sur ses vêtements, il lui arrivait de se changer plus de trois fois par jour.

Toute sa garde-robe y passait.

La grand-mère de Sagar, qui avait toujours pris un immense plaisir à habiller ses filles, avait fini par renoncer à offrir des vêtements neufs à sa cadette. C'est que la tante de Sagar abîmait tout avec cette manie qu'elle avait, depuis qu'elle était jeune fille, de saigner plusieurs jours par mois au-delà du raisonnable. Une vraie fontaine. Du coup, elle n'habillait plus que l'aînée, la mère de Sagar, qui avait toujours de nouvelles robes. Encore plus qu'avant, puisqu'on la gâtait désormais pour deux.

— À cause de cette histoire, elle est devenue très triste, ma tante. En même temps, ma grand-mère ne voulait plus lui acheter des vêtements neufs, faut la comprendre. Parce que c'était un sacré gâchis... Chaque fois que ma tante voyait ma mère avec une nouvelle robe, elle avait du chagrin, mais elle ne disait rien. Ça lui faisait de la peine, mais au fond, elle comprenait très bien.

La tante de Sagar aurait voulu que sa mère lui fasse des cadeaux comme avant, lorsqu'elle était encore une petite fille. Mais avec tout ce sang qui sortait d'elle... Il aurait fallu qu'elle apprenne à se retenir. Pourtant, elle avait beau essayer, elle n'y arrivait pas.

Alors Sagar a eu ces mots, je m'en souviens :

— Elle n'y pouvait rien, ma tante. Saigner, c'était sa nature.

À ce moment-là, il y a eu un long silence dans le dortoir. Je crois que nous étions plusieurs à écouter l'histoire de Sagar.

— Et maintenant ?

— Quoi, maintenant ?

Je savais qu'il y avait quelque chose que Sagar n'osait pas dire.

— Ta tante... Elle achète elle-même ses robes, maintenant qu'elle est grande ? Elle est moins triste ?

— Non... Un jour, on ne sait pas pourquoi, elle a saigné encore plus que d'habitude. Elle a saigné, saigné, elle s'est vidée, comme ça... On ne pouvait plus l'arrêter...

— Et alors ?

Sagar a marqué une longue pause, mais elle a fini par lâcher :

— Et alors, elle est morte.

Fatou ne croirait peut-être pas à cette histoire si je la lui racontais jusqu'au bout. Après le rire qu'elle a lancé aujourd'hui, de toute façon, je ne m'y risquerai pas.

Mais ce soir, dans mon lit, tout en haut de la Capsulerie, je pense encore à la tante de Sagar.

OceanofPDF.com

Les bottines

Dans la classe, je les ai remarquées tout de suite. Mais je dois dire, que de moi-même, je n'aurais jamais osé les approcher.

Dès le jour de la rentrée, Clara et Line sont devenues inséparables. Quand, au collège Travail, j'ai entendu la cloche sonner pour la toute première fois, je me souviens de les avoir vues s'éloigner vers le fond de la cour, bras dessus bras dessous, en se parlant à l'oreille. Dès qu'on sonnait le début de la récréation, on n'avait plus droit qu'à leurs dos, avançant côte à côte, et à leurs silhouettes papoteuses collées l'une à l'autre, évitant tout le monde. Il faut dire qu'elles sont toutes les deux très belles et très blondes — leur blondeur, tout en les rapprochant, a immédiatement tenu les autres à distance. Très vite, le grand banc qui est au fond de la cour est devenu *leur* banc. Pendant les récréations, dès le premier jour, c'est là qu'elles se sont posées. Là qu'elles ont choisi de passer leur temps à parler et à rire, toujours à deux. Comme si elles n'avaient besoin de personne.

Mais tout a changé ce lundi. Un peu, du moins. Je ne m'explique pas encore pourquoi, mais c'est ainsi et c'est tant mieux. À la fin du cours de français, après avoir passé son bras sous celui de Line, comme à son habitude, et échangé avec elle quelques secrets, Clara s'est tournée vers moi :

— Tu veux venir avec nous ?

Alors, depuis lundi, leur banc est un peu devenu le nôtre, même si je sais très bien que je suis là à l'essai.

Aujourd'hui, Clara m'a donné rendez-vous devant l'entrée principale de Radar Géant.

Elle est vraiment jolie, Clara. Et bien plus grande que moi, avec des cheveux bouclés qui tombent comme des guirlandes souples sur ses épaules. Ce que j'aime, chez elle, ce sont surtout les yeux. Ils sont d'un vert chiné de petits traits dorés et fendus en fine amande, presque bridés. À peine nous sommes-nous retrouvées, nous voilà reparties : c'est que nous étions attendues chez Line. J'ignorais où c'était, mais aucune importance, Clara connaissait depuis longtemps le chemin, je n'avais qu'à me laisser porter.

Nous marchions côte à côte et en silence depuis un bon moment quand elle s'est tournée vers moi pour me lancer :

— Je te préviens, il y aura les garçons.

Les garçons, oui. Comme prévu.

Elle n'a rien dit de plus. Comme si elle voulait me laisser le temps d'y penser encore avant d'y être : chez Line, en plus de nous trois, il y aurait les garçons.

Line nous l'avait annoncé hier, dans la cour du collège. Je m'en souviens très bien. Soudain, elle s'est assise sur le dossier du banc — dans les moments importants, Line trouve toujours le moyen de se percher quelque part. Alors, dès que nous l'avons vue s'installer sur le point le plus haut de notre banc, nous nous sommes approchées d'elle, Clara et moi. Nous avons tendu l'oreille pour que les confidences qui allaient suivre restent bien entre nous. *Vous savez quoi ?* Samedi, non seulement elle nous invitait chez elle, toutes les deux, mais elle avait aussi invité deux garçons, Manu et Samir. Les garçons, quoi — Manu et Samir, ceux qu'on ne peut pas rater. Clara a fait *Les garçons, pour de vrai ?*

Nous ne nous parlons presque jamais. Manu est pourtant dans la même classe que nous, mais c'est comme ça. Dès que ça sonne, Samir et Manu se retrouvent dans la cour pour jouer au foot — c'est en général Samir qui est là le premier. Avec son ballon sous le bras, adossé à l'arbre qui est au bas des marches, dès qu'on sort, on le voit. Il attend son copain. Quand Manu le rejoint, ils n'ont pas besoin de se parler, ils commencent tout de suite à se faire des passes. Parfois, on les entend pousser des cris, *Vas-y ! À moi !* Difficile de dire s'ils jouent l'un contre l'autre ou s'ils s'imaginent tous les deux associés contre une équipe fantôme. Quoi qu'il en soit, dès qu'ils commencent à taper dans le ballon, tout le monde s'écarte pour les laisser faire. Personne ne pense à les rejoindre — de toute évidence, ils n'en ont aucune envie. Pour Samir et Manu, le foot est un sport qui se pratique à deux. Parfois, il arrive que le ballon percute le banc de Line et Clara — s'ils s'en approchent, c'est seulement pour aller le récupérer. C'est toujours Manu qui s'avance, en coiffant avec ses doigts sa mèche blonde, tandis qu'il penche la tête sur le côté. Je l'ai vu faire il y a deux jours — du coup j'ai pu

l'observer de près. J'ai même aperçu sur le front de Manu de petites gouttes de sueur au moment où il s'est penché pour attraper le ballon qui avait roulé sous notre banc. J'ai entendu sa respiration saccadée, il était tout essoufflé — il se trouvait à peine à un mètre de moi. Il faut dire qu'ils s'agitent drôlement, tous les deux, avec leur ballon. Samir s'est posté devant lui, et, du coup, devant nous trois. Il a levé les bras et a fait de grands gestes en sautant sur place, *Par ici, envoie !* Il est vraiment beau, Samir, il a des boucles brunes et serrées et des yeux presque noirs avec de très longs cils. Il est plus grand que Manu, on dirait qu'il est beaucoup plus âgé. Il a dû redoubler au moins une fois, mais ça lui va très bien. Ni l'un ni l'autre ne m'ont adressé la parole jusqu'ici et je n'ai jamais vu Clara ou Line leur parler non plus. Elle les a pourtant invités — j'ignore quand et comment, mais peu importe, c'était fait et ils avaient dit oui.

Hier soir, en rentrant du collège, tandis que je descendais la rue Sadi-Carnot avec Clara, nous avions déjà parlé de cette invitation. J'étais donc au courant pour les garçons, et Clara le savait.

Mais j'ai bien aimé qu'elle rappelle les choses comme ça, *je te préviens*. Car désormais l'exécution de notre plan approchait. Elle a vraiment le sens de la formule, Clara. J'étais prévenue, oui. Manu et Samir seraient là. Les Mercuriales dans le dos, nous marchions côte à côte et nous étions de mèche.

C'est Line qui nous a ouvert.

Les cheveux de Line sont d'un blond moins clair que ceux de Clara, mais plus brillants, bizarrement. Au soleil, ils scintillent, comme si, par endroits, elle avait mis des paillettes. Line est plus petite et menue, aussi. Elle a de grands yeux bleus, d'une couleur toujours égale. Les yeux de Line sont d'un bleu qui tient, quel que soit le temps qu'il fait et quoi qu'il arrive. Mais ses yeux sont surtout immenses, bien plus grands que ceux de Clara. Peut-être est-ce parce que son visage est tout petit et fin qu'on les remarque autant. C'est simple, quand on rencontre Line pour la première fois, on voit d'abord d'immenses yeux bleus, puis la fille qui les porte.

Dès que nous sommes entrées chez elle, j'ai aperçu sa mère, de dos, dans la cuisine. Elle était debout, légèrement penchée, devant une fenêtre qui donnait sur ce qui était, je crois, une cour inondée de soleil. Mais je n'ai pas pu distinguer ce qu'il y avait dehors, de cette fenêtre je n'ai vu que la lumière et l'effet qu'elle avait sur la mère de Line. On aurait dit l'envers d'une image sainte. Le haut de son corps semblait comme incrusté dans le rectangle lumineux. La mère de Line a de longs cheveux châains et lisses qui descendent jusqu'à la taille. Rien qu'à voir son dos dans la lumière du jour, j'ai su qu'elle aussi était très belle. Quand nous nous sommes approchées, elle a pivoté vers nous — *bonjour les filles !* — puis elle est retournée à ce qui l'occupait au-dessus de l'évier. Ses pieds n'ont pas bougé du tout, pas plus que ses jambes, juste le haut du corps dans un simple déhanchement, le temps de nous adresser un sourire et de nous montrer son visage. Elle est vraiment belle, la mère de Line, c'est d'elle que viennent les immenses yeux bleus de sa fille.

Dans la cuisine baignée de lumière, tout était à sa place. Elle n'a pas fait un geste de trop, chacun de ses mouvements s'est limité au

strict nécessaire. Je me suis dit que chez eux, c'était toujours comme ça. Chez Line, tout sonne juste.

Line a dit *Enlevez vos chaussures et passez-moi vos manteaux, je vais les ranger*, puis elle a ouvert un des battants du placard qui se trouve dans l'entrée.

Alors, je les ai vues. Tout en bas, sur la moquette claire, il y avait une paire de bottines noires. C'étaient des chaussures d'homme à bout rond, avec de tout petits trous disposés les uns à côté des autres et des surpiqûres qui faisaient sur le cuir des sortes d'arabesques. Juste à côté des bottines, il y avait une autre paire de chaussures d'homme, fourrées, celles-là. Elle a dû suivre mon regard, car sans que Clara et moi ayons dit quoi que ce soit, Line a précisé :

— Mon père n'est pas là, il travaille aujourd'hui.

Line vit avec ses deux parents, j'aurais dû m'en douter. Mais j'en ai le cœur net à présent. Elle a bien dit *mon père*. Et j'ai vu les chaussures que ce matin même il a préféré laisser à la maison. À quoi peuvent ressembler celles qu'il a choisi de mettre aux pieds ? Je les imagine d'un cuir sombre et passé mais sans petits trous — je suis certaine qu'aujourd'hui le père de Line ne porte pas des chaussures à arabesques et petits trous.

J'aurais dû me douter qu'elle habite avec lui. En plus j'ai vu ses bottines. Mais même si je n'avais rien vu, je crois que j'aurais pu deviner que le père de Line vit dans cet appartement. J'aurais pu le comprendre aux gestes de sa mère. À ses longs cheveux si bien brossés. Au rectangle de lumière où est apparue la si jolie maman. À cet appartement où tout est à sa place. Même quand il est loin, le père de Line est partout.

— Je vous laisse un goûter sur la table de la cuisine. Au revoir les filles, à plus tard ma chérie.

C'était la mère de Line qui s'en allait, dans un manteau couleur crème qui était comme tout le reste — ce qu'il fallait, très exactement.

À peine la porte s'est-elle refermée que nous sommes revenues à l'essentiel. Les garçons. Manu et Samir.

— Tu es sûre qu'ils viendront ?

Clara s'est jetée sur Line quand elle a posé la question. Elle riait. Du coup, Line a failli tomber sur moi ou moi sur elle, je ne sais plus très bien, en tout cas nous étions très excitées.

— Ben oui...

J'étais toute palpitante, comme si j'avais couru un marathon. Pourtant je n'avais pas couru, c'était juste à l'intérieur que ça s'emballait. Dans la tête et dans le ventre aussi. Alors Line m'a pincé le bras — mais il se peut que Clara ait commencé. L'une des deux a perdu l'équilibre ou s'est jetée sur la moquette de l'entrée, juste devant le placard. Je n'ai pas très bien compris ce qui s'est passé, c'est allé trop vite. Le fait est que toutes les trois, nous nous sommes retrouvées par terre, les unes sur les autres, comme on voit parfois à la télé dans les matchs de rugby. J'étais en dessous. J'ai repoussé un bras et une paire de fesses pour dégager ma tête, j'avais une question :

— Et tes parents sont d'accord ?

Mais Line n'a pas eu le temps de me répondre.

Un caillou venait de tinter contre la fenêtre de sa chambre, puis, aussitôt, une pluie de gravillons. C'était sans doute Samir et Manu. Alors nous nous sommes dégagées tout en poussant de petits cris très aigus comme font parfois les filles, de longs *hiii* haut perchés.

Puis Line s'est précipitée pour ouvrir la fenêtre. C'était eux, inutile de se pencher au-dehors pour le vérifier, depuis le fond de la

chambre où je suis allée me réfugier avec Clara, nous les entendions pouffer. Mais nous voulions que Line confirme :

— Tu les vois ? Ils sont là ?

Elle avait dû les voir car elle a lancé :

— C'est au troisième !

Quelques secondes après, on entendait sonner et en même temps tambouriner à la porte, comme si la sonnette ne suffisait pas.

Line était toute rouge, on aurait dit qu'elle n'avait pas la force de quitter sa chambre pour aller ouvrir :

— Qu'est-ce que je fais ?

— Mais, vas-y, ouvre !

Clara et moi avons quitté notre planque au fond de la chambre pour nous poster derrière Line et la pousser vers la porte d'entrée, elle avait besoin qu'on l'encourage. La sonnette ne s'arrêtait plus, Manu et Samir appuyaient dessus encore et encore. Ils ont fini par ne plus la lâcher, on aurait dit une alarme qui hurlait.

— Allez !

Line a fini par ouvrir la porte de l'appartement.

Mais il n'y avait personne sur le palier.

On entendait des rires, pourtant. C'était eux, j'en suis presque sûre. Mais la lumière du palier était éteinte, on ne voyait absolument rien.

La porte qui donnait sur la cage d'escalier était légèrement entrebâillée. Dans la pénombre, j'ai cru voir les boucles brunes de Samir. En tout cas, une silhouette s'agitait du côté de l'escalier, peut-être deux. À coup sûr, ils nous espionnaient.

— Arrêtez, vous êtes où ?

Nous avons attendu un moment, en vain — les rires dans l'escalier se sont mués en chuchotements, puis tout est devenu

silencieux. Alors Line a refermé la porte et nous nous sommes réfugiées dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On va les chercher ?

Les yeux de Line étaient toujours aussi bleus mais dans la petite chambre, ceux de Clara paraissaient moins verts que d'habitude, on aurait dit qu'ils viraient au jaune.

— Mais non, ils vont revenir...

Line avait raison. Quelques instants après, les garçons sonnaient de nouveau tout en frappant à la porte, plus fort encore qu'avant.

Cette fois, Line ne s'est pas fait prier, elle n'a pas tardé à ouvrir.

Mais, une nouvelle fois, lorsqu'elle a ouvert, il n'y avait personne sur le palier. Rien que des rires étouffés.

Puis nous avons entendu leurs pas dévalant les escaliers, enfin un bruit lourd dans un crissement de gonds.

— C'est la porte d'entrée, ça veut dire qu'ils ont quitté l'immeuble.

Clara ne s'amusait plus du tout :

— Ils font peut-être semblant. Ils font exprès, pour nous embrouiller.

Alors Line a refermé la porte, de nouveau. Et nous sommes retournées dans sa chambre.

Sur la moquette claire, nous nous sommes assises en tailleur, Clara et moi, tandis que Line s'installait sur son lit. Elle se perchait car il fallait que nous nous concertions.

Line semblait énervée, mais plus encore Clara, je crois. On le voyait à ses yeux, ils étaient vraiment devenus minuscules :

— Ils se moquent de nous.

Line fixait le sol, l'air grave. Tout ça se passait sur son territoire. Il fallait qu'elle parle.

— S'ils ont accepté et s'ils sont venus, c'est rien que pour nous humilier...

Moi, je ne savais pas trop quoi penser. J'attendais la suite :

— Vous croyez qu'ils vont revenir ?

Au moment où je prononçais ces mots, un nouveau caillou est venu cogner la vitre. J'ai parfaitement eu le temps de le voir — il était petit mais très brillant, on aurait dit une bille minuscule. Cette fois, pourtant, le caillou n'a pas été suivi d'une pluie de gravillons.

Alors Line s'est levée, elle a bondi, furieuse. Elle a ouvert en grand la fenêtre de sa chambre puis elle a crié :

— Vous êtes vraiment trop cons !

Dehors, personne n'a répondu.

Du coup, elle a lancé, encore plus fort qu'avant :

— Vous êtes trop cons et on vous déteste !

Puis la pluie s'est mise à tambouriner sur les toits et contre la fenêtre de sa chambre.

Au début, elle a épargné le minuscule espace où le caillou en forme de bille était venu percuter la vitre. À cet endroit, quelque chose d'invisible pour nous, peut-être une fine pellicule de sable ou de poussière, résistait à la pluie. Mais bientôt la pluie tourna à l'averse et tout fut balayé.

— Là, ils sont partis pour de bon.

Clara a voulu s'en aller. Tout de suite. Elle était très énervée, de toute évidence elle avait envie de changer de sujet. Elle m'a fait :

— Je sais pas, toi, mais moi je me casse.

Je serais bien restée, mais sans Clara, je n'osais pas. Du coup, j'ai dit que je voulais partir aussi, même si ce n'était pas tout à fait vrai.

Alors Line a ouvert le placard de l'entrée pour nous donner nos affaires.

C'est à ce moment-là que je les ai vues, de nouveau. Les bottines noires à bouts ronds étaient toujours là, à l'endroit où le père de Line les avait laissées.

Il a bien fait de ne pas les mettre ce matin.

Avec toute cette pluie, elles se seraient drôlement abîmées.

OceanofPDF.com

L'adversaire invisible

Amalia, je ne peux pas dire que je ne l'aime pas. Mais je ne l'aime pas beaucoup, quand même — j'avoue.

En Argentine, durant deux ans, je m'étais préparée à rejoindre ma mère, à vivre enfin de nouveau avec elle de l'autre côté de l'océan. Mais je n'avais pas imaginé que retrouver ma mère impliquait de vivre aussi avec Amalia. Et qu'en plus, elle serait là tout le temps. Le matin, au réveil. Le soir, quand nous dînons devant Les Mercuriales. Même le week-end, même en vacances. C'est simple, Amalia est toujours avec nous.

D'accord, ma mère et Amalia sont copines. Pas seulement parce qu'à deux, on arrive plus facilement à payer un loyer, au Blanc-Mesnil comme dans ce presque Paris où nous habitons désormais. Elles ont plein de choses en commun, des pans entiers de vie restés de l'autre côté, je le sais. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit toujours là, entre ma mère et moi ?

Amalia a été obligée de quitter l'Argentine, elle aussi. Comme mes parents, elle était membre des Montoneros. Elle ne milite plus nulle part, elle ne fait plus du tout de politique. Elle dit tout le temps qu'elle n'a plus vraiment la tête à ça. Mais elle parle. Et elle en connaît, des histoires. Je ne l'aime pas trop, c'est vrai, mais j'aime quand même l'écouter. Encore plus, je crois, depuis que nous

sommes à Bagnolet. Depuis que ses histoires argentines se déroulent sur fond de Mercuriales.

Devant les silhouettes bleutées de Ponant et Levant, les récits d'Amalia remplissent nos veillées bagnoletaises.

Comme l'histoire de Mariana, qu'elle a racontée hier soir.

Elle le faisait peut-être pour la quatrième ou cinquième fois, mais ça n'avait aucune importance. Au contraire. Hier, juste avant le dîner, la tour Ponant était particulièrement belle, le soleil l'a longuement éclairée d'une lumière jaune, presque dorée. Je crois que c'est un des effets de l'automne dans l'hémisphère Nord : avant de disparaître, le soleil s'attarde entre l'orange et le doré, il semble faire de grands efforts pour les faire durer. Les jours ont beau être plus courts, on dirait que, le soir, la lumière s'agrippe au paysage avant de s'en aller — du coup, on a le temps de faire la fin du voyage avec elle. Au Blanc-Mesnil, je n'avais rien remarqué de tout ça — mais ici, à la Capsulerie, on est branché côté ciel.

En tout cas, c'était la soirée idéale pour ce récit-là. Amalia et moi étions installées devant les deux tours, autour de la table ronde, tandis que ma mère préparait le repas.

— On était au mois d'octobre. Comme nous, maintenant. C'était le soir, également. Mais là-bas, c'était le printemps. Tu te souviens qu'en Argentine, en octobre, c'est le printemps ?

— Ben oui ! Tu crois que j'ai oublié ? Je n'ai pas oublié, Amalia. Allez, raconte. Continue.

— Mariana se trouvait dans un appartement, quelque part dans Quilmes, au sud de Buenos Aires. Elle était avec deux autres personnes. Des militants, comme elle. Cet appartement, on le leur avait prêté. Elle ne connaissait pas bien l'endroit, elle était là pour la seconde fois, seulement. Une réunion devait avoir lieu ce jour-là, mais elle n'avait pas encore commencé. Ils attendaient Paco qui, comme d'habitude, avait plus d'une demi-heure de retard. *Il est vraiment pénible avec ça* — elle a dû dire quelque chose dans le style. Si c'est ce qu'elle a dit, elle a eu bien raison, car Paco se faisait

toujours attendre au-delà du raisonnable. Ensuite, j'imagine que Mariana s'est levée pour réchauffer l'eau du maté et mettre un peu plus de *yerba mate* dans laalebasse. C'était une spécialiste du maté, Mariana, elle ne supportait pas qu'il soit tiède ou *lavado*, quand on prenait le maté avec elle, il était toujours parfait. Puis elle a dû plaisanter avec les autres, comme elle le faisait souvent quand Paco était en retard, elle a dû dire : *c'est son côté star, on ne dirait pas comme ça, mais il a un côté midinette qui aime se faire désirer*, je parie que ce jour-là Mariana a dit quelque chose qui ressemble un peu à ça. Paco et elle étaient ensemble depuis plus de deux ans, elle commençait à bien le connaître. C'est simple, il n'était jamais à l'heure ! À chaque fois, il avait une excuse, un *impondérable*, comme il disait... Et même si Mariana était toujours aussi amoureuse de lui, ça commençait à l'agacer, cette habitude qu'il avait de se faire attendre. *Vous allez voir, à tous les coups il va nous parler des forces obscures du quotidien, il ne fait pas attention à l'heure, il traîne, et après il va chercher de ces trucs*, je la vois bien dire quelque chose dans le genre, ce soir-là. D'autant plus que la réunion qui devait avoir lieu était importante, elle et les deux autres ont vraiment dû se dire qu'il exagérait.

Soudain, Amalia s'est tue, elle a même marqué une très longue pause.

Est-ce qu'elle voulait s'assurer que je suivais bien cette histoire que je connaissais déjà ? J'ai senti qu'elle attendait que je dise quelque chose. Mais moi, je n'avais pas du tout envie de parler, je voulais surtout qu'elle raconte la suite, alors j'ai juste dit :

— Et ils ont débarqué...

Par chance, elle a repris :

— Oui, mais pas si vite, attends. C'est à ce moment-là que dans l'appartement, ils ont entendu qu'on approchait. Mais ce n'était pas Paco. Mariana a immédiatement su qu'on venait les chercher. Je ne sais pas comment ni pourquoi, le fait est qu'elle l'a aussitôt compris. Est-ce à leurs pas ? L'un des types derrière la porte a-t-il crié *ouvrez putain, merde* ? L'ont-ils abattue, cette porte, sans avoir même proféré un mot ? Je n'en sais rien. En tout cas, avant qu'ils fassent irruption dans l'appartement, Mariana savait qui ils étaient et ce qui allait leur arriver. Alors elle n'a pas hésité un instant : elle a ouvert la fenêtre. Pas par peur, non. Mariana n'a pas eu peur, j'en suis certaine, je la connaissais très bien. Seulement, elle voulait être sûre de ne pas parler. Il fallait qu'elle tienne sa langue, à tout prix... Elle avait parfaitement intégré la chose, elle savait ce que ça pouvait impliquer, parfois, voilà pourquoi elle a ouvert la fenêtre, en grand. Mais juste au moment où elle ouvrait les deux battants, Paco apparaissait au coin de la rue : l'éternel retardataire était enfin arrivé. Ce soir-là, je suis persuadée que Mariana, pour la première fois, a béni cette habitude qu'il avait. D'ailleurs, quand elle l'a vu surgir, elle a souri. Ça, c'est Paco qui me l'a raconté. La suite est allée très vite. Il fallait que Paco comprenne ce qui était en train de se passer avant de traverser la rue. Il valait mieux pour lui qu'il

reste de l'autre côté, il le fallait, même — raison de plus pour sauter. Car Mariana a sauté. Devant le vide, elle n'a pas reculé : les pas dans le couloir, les coups contre la porte, la porte qu'on abat, Paco qui surgit au coin de la rue et c'est Mariana qui sourit puis qui saute. Tout ça s'est enchaîné, sans pause ni hésitation, comme dans un mouvement continu. Et Paco, lui, l'a parfaitement vue, il était sur le trottoir d'en face, à peine à quelques mètres d'elle...

Amalia s'est interrompue une nouvelle fois.

Elle savait que c'était la suite qui me fascinait.

Tandis que la lumière dorée s'estompait sur les panneaux de verre des Mercuriales, elle différait la fin de son histoire. Mais je ne crois pas qu'elle cherchait à se faire prier. Je voyais bien qu'elle était soudain devenue songeuse, je sentais qu'elle ne jouait pas. Si Amalia s'était de nouveau tue, ce n'était pas pour soigner ses effets. Je crois que, encore une fois, elle cherchait à comprendre ce que Paco lui avait raconté à propos de la chute de Mariana. Peut-être espérait-elle percer le mystère qui allait suivre avant de reprendre son récit ? C'est pour ça que j'ai attendu, que cette fois je n'ai rien dit. Peut-être arriverait-elle à comprendre, enfin, ce que cette histoire cachait ?

Après un long silence, elle a poursuivi :

— Quand elle a sauté, Paco a parfaitement vu le corps de Mariana dans les airs. Il était si près au moment du saut... Un mois plus tard, nous étions tous les deux à Buenos Aires, dans le quartier de Caballito, dans un autre appartement de passage, une planque où lui et moi attendions de faux papiers. C'était un petit studio, un appartement vraiment minuscule. Il y avait deux petits lits, mais ils étaient tout près l'un de l'autre. Plus qu'un appartement, c'était une piaule. Nous étions là, tous les deux, à attendre. Ça a duré trois jours. Paco était comme absent, enfermé dans un mutisme presque complet. Mais pas total, non... Il ne disait pratiquement rien, c'est vrai. Il pouvait rester un long moment à fixer une tache d'humidité sur le mur ou à regarder ses pieds, remuant les lèvres comme ces gens qui chantonnent pour eux, dans leur tête, pas pour les autres en tout cas. Pendant ces trois jours, il n'a quasiment rien dit, mais il a un peu parlé, quand même. Et il a prononcé cette phrase, très

exactement — impossible de l'oublier, il a dû la répéter douze ou quinze fois, peut-être davantage, c'était comme une question qu'il s'adressait à lui-même — *mais combien de temps met un corps à tomber du cinquième étage ?* Je n'avais rien à répondre à ça, moi. D'ailleurs durant ces trois jours il ne m'a presque pas regardée, ce n'était pas à moi qu'il s'adressait, il disait ça à voix haute parce que la question devait tourner en boucle dans sa tête. Et qu'est-ce que j'aurais pu dire, de toute façon... *Mais combien de temps met un corps à tomber du cinquième étage ?* Qu'est-ce que j'en sais, moi, je suppose que ça dépend du poids du corps. C'est un problème de physique, ça. Et moi, la physique... Il ne doit pas mettre bien longtemps, de toute façon... Pourtant, il en était persuadé, ça aussi il l'a dit à plusieurs reprises durant ces trois jours : après le sourire et le saut, il a vu le corps de Mariana dans les airs, parfaitement immobile. *C'est possible qu'à un instant elle ait cessé de tomber ?* Ça aussi il l'a dit, je m'en souviens, il a utilisé ces mots, très exactement. Et là encore, qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? Est-ce possible que le corps de Mariana se soit attardé là, quelques secondes, au-dessus du trottoir, juste devant la fenêtre ouverte ? Je n'avais rien à répondre à ça. Pourtant, dans l'air, il l'a vue, suspendue, il en était sûr et certain. Selon Paco, avant de tomber, Mariana a flotté au-dessus du vide.

— Tu crois que c'est vrai, Amalia ? Avant de s'écraser sur le trottoir, elle a pu flotter ?

Sur la tour Ponant, le soleil avait complètement disparu.

Il faisait presque nuit, nous allions bientôt dîner. Je venais de me lever pour mettre la table. J'ai fait signe à Amalia de rester à sa place — inutile de m'aider, je préférais qu'elle poursuive.

— Au moment où Mariana a sauté par la fenêtre, quand Paco l'a vue, juste après ce sourire qu'il a peut-être imaginé, il a perdu la tête... À cet instant-là, très exactement, tu comprends ? Si on se dit

qu'il a basculé en un laps de temps très court, si on essaie de se représenter l'instant où il est passé du côté de la folie, de l'imaginer au millième de seconde près... Là, sur le trottoir d'en face, quand il a décidé de continuer à marcher alors qu'elle sautait... Parce que lui aussi, comme Mariana, il faisait ce qu'il avait à faire. Ne pas parler, tout faire pour ne pas être pris, car autrement, qui sait ce que l'on peut dire, qui sait si l'on tiendra... En décidant de continuer à marcher comme si de rien n'était, il suivait les consignes, il faisait ce que n'importe lequel d'entre nous aurait fait. Il faisait ce qu'il *fallait* faire. Mais le crâne de la femme qu'il aimait allait s'écraser sur le trottoir. Et lui, il allait passer son chemin. Cet instant : imagine-le. La décision de Paco et le saut de Mariana.

Je voyais ce qu'elle voulait dire.

Malgré l'obscurité, Les Mercuriales avaient toujours leurs reflets bleutés. Je l'avais déjà remarqué, à la Capsulerie, il ne fait jamais tout à fait nuit. Automne ou pas. À cause du périphérique et des bretelles d'autoroute qui s'enchevêtrent sous nos yeux avec ces lumières dont le flux ralentit, parfois — mais qui ne cesse jamais.

Amalia a repris :

— Alors là, dans le vide, il l'a vue suspendue, c'est vrai. Dans la tête de Paco, à un moment, quelque chose s'est arrêté. L'image du corps de Mariana est restée gravée dans sa mémoire précisément à cet instant-là.

Bien sûr, Amalia avait raison. Elle était là, l'explication.

— Donc, Mariana a flotté. Même si c'est dans la tête de Paco que ça a eu lieu, son corps a flotté. Il disait la vérité. À un moment, elle a *vraiment* cessé de tomber.

L'histoire de la mort de Mariana, je la connaissais par cœur. Ce qui ne m'a pas empêchée de sentir ma gorge se serrer, à plusieurs reprises, en l'écoutant de nouveau. C'est bizarre, les histoires dont

on connaît déjà la fin — on a beau savoir, à chaque fois, on y est, pleinement. Il suffit que quelqu'un la reprenne pas à pas pour que tout recommence, comme si on la découvrait... En plus hier soir, devant Les Mercuriales, je crois avoir un peu mieux compris le mystère de la défenestrée qui lévite.

J'aime bien l'écouter, Amalia. Alors comment expliquer qu'en même temps je ne l'aime pas trop ? Est-ce parce qu'elle est toujours là ? Parce que je n'arrive jamais à être seule avec ma mère ?

Ce matin, alors que toutes les trois nous allions faire nos courses à Radar Géant, Amalia est tombée en descendant les longues marches de la Capsulerie. Et j'ai beau ne pas trop l'aimer, j'ai quand même eu drôlement peur.

C'est étrange, elle n'a pas vraiment trébuché. Elle était devant moi, je l'ai bien vue, sa tête s'éloignait dans cet escalier que comme ma mère et moi elle connaît par cœur, désormais, je voyais ses cheveux légèrement bouclés remuer à mesure que son corps si petit et si gros descendait de notre promontoire en direction du trottoir. Mais à un moment, elle est partie en avant, comme si elle avait soudain décidé de se lancer dans le vide :

— Amalia !

Elle n'a pas flotté, elle. Du tout. À peine avait-elle décollé que nous l'entendions s'écraser au bas des marches. Alors nous avons accouru, ma mère et moi, pour l'aider à se relever.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle saignait un peu. Son collant s'était déchiré au niveau du genou droit. Je voyais le sang suinter, former des gouttes arrondies puis glisser sur la paroi, comme si la maille qui recouvrait ses jambes ne voulait pas de lui. Les perles de sang dévalaient les unes après les autres pour se perdre dans sa chaussure.

C'était la troisième fois qu'elle tombait, cette semaine. Ça a commencé le mois dernier. Ou peut-être au début de l'été.

Nous sommes remontées jusqu'en haut, elle s'est accrochée à mon bras, j'ai oublié un temps que je ne l'aimais pas trop. *Tu es gentille*. C'est qu'il fallait qu'elle désinfecte sa plaie, qu'elle enfile un nouveau collant — elle ne pouvait pas rester comme ça.

Alors Amalia s'est amarrée à sa chaise habituelle, celle qu'elle s'est choisie — depuis le premier jour, nous avons chacune la nôtre. La sienne tourne toujours le dos aux Mercuriales. Ma mère est allée chercher de l'eau oxygénée et de quoi lui faire un pansement tandis que je l'aidais à retirer son collant puis à s'asseoir. Quand elle est revenue de la salle de bains, ma mère n'y est pas allée par quatre chemins :

— Il ne faut pas que tu te vexes, mais je crois qu'il est temps que tu fasses un régime.

Alors Amalia a fondu en larmes. Parce qu'elle avait mal, mais aussi parce qu'elle en a assez d'être grosse.

— Je suis ton amie, il faut bien que je te dise la vérité, non ? Je ne veux pas que tu sois triste, mais... tu manges trop, Amalia. Tu n'en finis plus de grossir, ton centre de gravité n'arrête pas de changer, puisque tu es toujours plus ronde. Qu'est-ce que tu veux... Le temps que ta tête soit au courant, ton corps ne sait plus comment faire. Il est dépassé, il est perdu. Et tu tombes. Normal... Ton corps change trop vite, il ne sait plus comment bouger, tu comprends ?

Tandis que ma mère pensait son genou, Amalia me regardait, les yeux humides. Sa bouche tremblait. On aurait dit une enfant, une petite fille de trente-cinq ans. Mais elle est parvenue à se ressaisir et je l'ai entendue répondre :

— Oui, tu as raison. Je vais faire un régime.

Puis, la main sur la table, tournant toujours le dos à Ponant et Levant, elle s'est mise debout et a fait quelques pas. Elle avançait

sans difficulté, il n'y avait rien de cassé, aucune foulure. Tout allait bien.

Soudain, pourtant, Amalia a chancelé. Il n'y avait pas d'escalier, cette fois, aucun obstacle ne lui faisait barrage. Mais sa jambe droite s'est pliée en deux avant de céder sous son poids. Et son corps, une nouvelle fois, est retombé sur le sol.

Comme s'il venait d'être fauché par un adversaire invisible.

OceanofPDF.com

« Rien que des toiles d'araignées »

Depuis quelque temps, dans ses lettres, mon père s'étonne. Au fil des semaines, il me semble qu'il est même de plus en plus inquiet. C'est qu'il a l'impression que je lis beaucoup moins que lorsque j'étais au Blanc-Mesnil. Il me l'a dit au début du mois de décembre. *Que lis-tu maintenant ? Dans tes lettres, tu ne me parles plus de tes lectures, comme avant. Pourquoi ?*

Pour le rassurer, je lui ai écrit qu'au collège nous avons étudié un poème de Paul Verlaine. Chaque élève devait être capable de le réciter devant la classe, par cœur. Je sais que Verlaine, il aime beaucoup, il m'a parlé de lui dans une de ses lettres, alors en lui racontant ça, j'étais sûre de lui faire plaisir. Dans le poème que j'ai appris, il est question d'un toit, du ciel qui est par-dessus, d'une cloche et d'un oiseau dans un arbre. Dit comme ça, ça n'a l'air de rien, mais ce poème, je l'ai vraiment aimé. Quand on le dit à voix haute, on dirait une chanson très triste mais très belle, aussi — voilà ce que j'ai écrit à mon père.

Dans la lettre qui a suivi, il me disait qu'il était content, pour Verlaine. Mais visiblement, ma petite histoire n'a pas suffi à le rassurer. Il commençait en disant *apprendre par cœur, c'est bien, surtout quand on le fait à ton âge. Ce poème fait partie de toi maintenant, il t'accompagnera toujours. Tu verras, dans dix ans tu t'en souviendras encore, plus tard aussi, probablement.* Mais

immédiatement après, il ajoutait *Quand même, j'ai l'impression que tu lis moins qu'avant. Qu'est-ce qui se passe ?*

Alors, dans la lettre qui a suivi, je lui ai raconté qu'après le poème de Verlaine nous en avions étudié un autre, de Théophile Gautier — « Noël », c'est son titre. Mon professeur de français l'a choisi car les fêtes de fin d'année approchent.

Avec ce poème, j'espérais lui faire encore plus plaisir qu'avec Verlaine. Soit, je lisais un peu moins qu'avant. Il avait raison sur ce point, même si je n'avais pas envie de le reconnaître. Mais je n'en faisais pas moins des progrès question auteurs français, puisque j'en connaissais un autre, à présent, Théophile Gautier. Je n'avais lu de lui qu'un tout petit poème, d'accord, mais ça me faisait quand même un nouvel auteur, voilà qui devait le réconforter. Nous pouvions essayer d'en parler un peu. D'autant plus qu'à l'intérieur de ce poème il y avait une surprise, quelque chose que le titre n'annonçait pas du tout et que je voulais partager avec mon père. En fait, c'est comme si Théophile Gautier nous avait fait un clin d'œil, comme si depuis son époque à lui il nous avait envoyé un salut, un petit signe, une sorte de cadeau de Noël anticipé. J'étais sûre que ce qui m'avait tellement surprise en le découvrant allait le faire sourire, tout comme j'avais souri, moi, quand j'avais recopié ce poème dans mon cahier de français. Car à un moment, il dit comme ça :

*Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid ;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit*

Je sais que si j'avais pu lui envoyer ce petit bout de poème tel que je l'écris là, mon père aurait immédiatement pensé à l'araignée dont nous avions tant discuté, celle que je n'ai jamais eue, la mygale

de compagnie dont j'ai tant rêvé. Ça l'aurait amusé de le lire, j'en suis certaine. En même temps, il se serait sans doute dit que si je lui envoyais ce petit bout de Gautier, si j'arrivais à parler d'une araignée différente de celle qui nous avait tant occupés, c'était que mon chagrin à propos de la mygale était presque déjà passé. Il aurait été doublement rassuré — côté littérature française et côté peine.

Mais pour lui dire tout ça simplement, il aurait fallu que je puisse recopier le passage tel qu'il est à présent gravé dans ma mémoire — exactement comme mon professeur de français l'avait écrit au tableau et tel que je l'avais retranscrit, moi, avec des majuscules au début de chaque vers pour rappeler que chaque saut à la ligne est important. Les mots de Gautier auraient suffi, je n'aurais pas eu besoin d'ajouter quoi que ce soit.

Mais j'ai été obligée de lui expliquer, en espagnol et avec des mots à moi, cette histoire de toiles d'araignées qui pendent des poutres — du coup, ce que j'ai mis dans ma lettre était beaucoup moins joli que le poème de Théophile Gautier, beaucoup plus long aussi, en plus ça ne rimait pas du tout.

C'est très énervant, cette histoire de langue.

Il faut que l'administration de la prison sache tout ce qu'on met dans nos lettres, ils veulent avoir un œil sur tout ce qui se dit entre le promontoire de la Capsulerie et La Unidad Nueve de La Plata. C'est pour ça que nous n'avons le droit de nous écrire qu'en espagnol — aucune autre langue n'est tolérée dans notre correspondance, pas même un simple mot. Ils ouvrent chacune de nos lettres pour inspecter ce qu'elle contient, puis ils voient s'ils veulent bien la laisser arriver jusqu'à son destinataire. Pour cela, ils doivent être sûrs que rien ne leur échappe. *Toit, ciel, oiseau, poutres, enfant* ou *toiles d'araignées* — avant de les laisser passer, ils

contrôlent. Si ça ne leur convient pas, ils disent : *Non*. Mais en fait, si quelque chose dans la lettre ne leur plaît pas, ils ne disent rien : elle n'existe plus, voilà tout. Ils la font disparaître à tout jamais, ils la jettent dans un trou noir. Et s'il y a dedans un truc qu'ils ne comprennent pas, alors là, ils lui règlent son compte sans se poser de questions — à La Unidad Nueve de La Plata, ils ne vont quand même pas s'embrouiller avec un dictionnaire.

C'est pour ça que mon père commence toujours ses lettres par des phrases comme : *Aujourd'hui, 10 novembre, j'ai reçu ta lettre datée du 2 et postée le lendemain*, il attache une grande importance à ce pointage toujours très précis. Lorsque au début d'une de mes lettres j'oublie de faire la même chose, il m'interroge, il veut en avoir le cœur net : *Tu as bien reçu ma lettre du 14, n'est-ce pas ?* L'air de rien, il vérifie qu'aucune de nos lettres ne s'est évanouie en route, que personne n'a disparu dans les bureaux de La Unidad Nueve de La Plata — d'accord, on inspecte tout ce que nous écrivons, mais mon père a trouvé le moyen de vérifier si quelqu'un a été arrêté à la frontière. À sa manière, il fait l'appel.

Pour que ma nouvelle lettre passe les contrôles, j'ai dû expliquer comme j'ai pu, en espagnol, le petit signe que nous faisait Gautier — si je voulais que la surprise parvienne jusqu'à mon père, je n'avais pas le choix. Le résultat n'était pas bien fameux, je le sais bien, mais d'une langue à l'autre, malgré les gens qui fourrent leur nez dans ce qu'on s'écrit et ces règles qu'on doit respecter, je crois qu'il en est resté quelque chose. En tout cas, dans sa lettre suivante, mon père était content. *C'est drôle, c'est vrai. Tu n'as pas de mygale de compagnie, mais tu peux te consoler avec les toiles d'araignées de Gautier. Si tu apprends ce poème par cœur comme tu as appris l'autre, elles feront toujours partie de toi — comme le ciel et l'arbre de Verlaine.* Mais mon père avait beau être content, il n'était toujours pas

rassuré : *J'ai l'impression que tu lis moins qu'avant, quand même.* Du coup, il a eu une idée : *Si tu aimes Théophile Gautier, tu pourrais lire Le roman de la momie. Ça, en plus, c'est de ton âge.*

J'ai suivi son conseil. J'ai emprunté *Le roman de la momie* à la bibliothèque de Bagnolet, juste avant les vacances de Noël, dans une belle édition illustrée, et je m'y suis plongée aussitôt. C'est que je voulais bien faire, tenter de rattraper les mois passés sans avoir ouvert un livre — à distance, mon père m'avait repérée, même si ça faisait deux ans que je ne l'avais pas vu, je ne pouvais rien lui cacher.

L'action se déroule dans la vallée de Biban-el-Molouk, aux abords du Nil, non loin de Louqsor. Un jeune Anglais, lord Evandale, voyage en compagnie d'un archéologue allemand, le docteur Rumphius. Le livre s'ouvre sur les paroles du docteur : *J'ai un pressentiment que nous trouverons dans la vallée de Biban-el-Molouk une tombe inviolée.* Il commençait bien, ce roman, j'aime les histoires avec des morts et des secrets.

Lord Evandale est riche, très élégant et étonnamment beau. Trop beau, dit-on dans le livre, *d'une beauté dont on ne pouvait rien dire, sinon qu'elle était trop parfaite pour un homme.* J'ai lu la phrase au moins trois fois. Je comprenais tous les mots là-dedans, mais l'idée me semblait vraiment curieuse. Dans le roman, pourtant, l'affaire est entendue, il y a quelque chose qui cloche dans la beauté incroyable de lord Evandale, dans ses cheveux d'un blond foncé qui frisent naturellement, dans ses prunelles d'un bleu d'acier, dans son visage pur mais froid qui semble être *une copie en cire de la tête de Méléagre ou de l'Antinoüs.* Je ne connaissais ni l'un ni l'autre, mais j'avais parfaitement reçu le message : pour un homme, c'était trop. Pourtant, il me plaisait bien, moi, le lord. J'ai continué ma lecture tout en marquant dans un petit carnet les mots que je ne comprenais pas, je comptais les chercher plus tard dans mon *Petit Robert*. J'ai noté : *gargoulette, cange, vergues, et hypogées* — même si dans le livre il est question de *mystérieux hypogées*, j'avais envie de savoir de quoi il s'agissait exactement, histoire de me lancer aussi sur leur piste, comme le docteur Rumphius et le bel Anglais. Quand j'ai lu que lord Evandale avait un *léger mouvement de sneer qui faisait proéminer sa lèvre inférieure*, je me suis dit qu'il allait aussi me falloir un dictionnaire anglais-français pour me faire une idée précise de ce lord trop beau. Et généreux, en plus — c'est d'ailleurs à lui que le

professeur devait son voyage. *Vous m'avez traité avec une munificence royale*, dit à un moment le docteur allemand : bref, sans le lord, Rumphius ne serait pas là, sur les rives du Nil, il serait sans doute mort dans sa petite ville d'Allemagne sans avoir vu de près ni tombeaux ni pyramides, ce qui pour un égyptologue éminent ne fait pas très sérieux, il faut bien l'avouer. Si en plus, grâce à la générosité du lord, il arrive à trouver, comme il l'espère — comme il le pressent, même —, un tombeau que n'auraient fouillé *ni les rois pasteurs, ni les Mèdes de Cambyse, ni les Grecs, ni les Romains, ni les Arabes*, bref, s'il découvre vraiment une tombe inviolée, il écrira un article très savant qu'il dédiera au lord : c'est bien la moindre des choses.

Mais bientôt, un nouveau personnage fait son apparition dans le roman, un Grec, Argyropoulos, un drôle d'oiseau au teint olivâtre qui semble vouloir tirer profit du lord — l'histoire se corsait. J'ai alors dû noter plein de nouveaux mots : *fellahs, tarbouch* et *floche* — qu'est-ce que c'était que cette *longue houppe de soie floche bleue* qui inondait *le tarbouch de feutre rouge, par-derrière* ? J'ai préféré recopier tout le passage dans mon petit carnet, c'était plus prudent. Plus loin encore, j'ai noté : *soutachée, cnémides, grègues, syringe, drogmans* et *courbach*. Il y avait beaucoup d'éléments qui m'échappaient, c'est un fait, mais une chose était claire : à ce stade de l'histoire, lord Evandale et le docteur Rumphius sont sur leurs gardes et ils ont très probablement raison. Du coup, quand Argyropoulos prétend pouvoir les conduire jusqu'à *une tombe qui jusqu'ici a échappé aux investigations des chercheurs, et que nul ne connaît*, ça leur semble quand même un peu gros. Celui qui se méfie le plus du Grec, c'est le docteur Rumphius. Non seulement parce que le vrai savant, c'est lui, et qu'il ne marche pas comme ça dans la première histoire de tombeau inviolé qui lui tombe sous le nez, mais

aussi parce que Argyropoulos le snobe. Depuis le début. C'est même insupportable. Sous prétexte qu'il est moins élégant, qu'il n'est pas trop beau, lui, et qu'en plus Argyropoulos a tout de suite deviné que c'est le lord anglais qui a l'argent, il ignore le docteur, purement et simplement, il s'adresse toujours à l'Anglais, comme si Rumphius n'était pas là. Inutile d'être un grand détective pour comprendre, en les voyant, qui est pauvre et qui est puissant : alors que lord Evandale chemine sur un magnifique cheval arabe, son compagnon, le docteur Rumphius, est modestement juché sur un âne. Ce qui, soit dit en passant, n'est pas très généreux de la part du lord — puisqu'il est si riche, on se demande pourquoi il n'a pas mis un cheval à la disposition de son compagnon. Il est finalement assez décevant, le bel Evandale. Rumphius a amplement raison de ne pas se laisser prendre de haut. Trop, c'est trop. Alors, pour que le Grec comprenne un peu qui il est, lui — le professeur chemine sur un âne, d'accord, mais quand même —, il lui lance : *En effet, il y a quelques siècles que les colchytes, les paraschistes et les taricheutes ont fermé boutique.*

Rien à dire, le docteur lui en bouchait un coin.

Et à moi aussi.

Sur ces paroles, j'ai refermé le livre.

J'avais à peine lu dix pages, mais j'étais déjà complètement épuisée.

J'ai posé le volume sur l'étagère qui se trouve juste au-dessus de mon lit et j'ai aussitôt écrit à mon père, pour le rassurer : *Ça y est, j'ai le livre et je l'ai commencé. Ça se passe en Égypte et ils cherchent un tombeau inviolé. Ce n'est pas gagné leur affaire, mais je crois qu'ils vont y arriver.* J'ai ajouté que je comptais reprendre ma lecture pendant les vacances de Noël, quand j'aurai plus de temps. *Promis.*

Visiblement, ma promesse n'a pas suffi — je crois que, comme le docteur Rumphius et lord Evandale, mon père aussi se méfie. En tout cas, il veut être sûr qu'après ce livre, il y en aura d'autres, que j'enchaînerai les lectures, comme avant. Alors, dans sa lettre suivante, il a pris les devants : *Quand tu auras fini le roman de Gautier, il faudrait que tu lises Victor Hugo. Pas seulement parce qu'ils étaient bons amis. C'est très important, Hugo. C'est même fondamental, tu ne peux pas ne pas avoir lu Hugo.*

Mon père dit qu'il faut que je commence par *Les travailleurs de la mer*. Il pense que je pourrais enchaîner avec *L'homme qui rit*. Puis lire *Quatre-vingt-treize*. Il ajoute : *Commencer par les romans de la fin, c'est bien, ce sont ceux où il se montre au sommet de son art.* Mais après ça, mon père dit qu'il faut aussi que je lise *Les misérables*. Il ajoute entre parenthèses *bien entendu*. Sans oublier *Notre-Dame de Paris*, bien sûr. *Il est prolifique, Hugo.* Autrement dit, il a beaucoup, beaucoup écrit. *Et le théâtre. Sais-tu qu'il a aussi révolutionné le théâtre ? Mais il ne faut pas oublier que c'est d'abord un grand poète.* Mon père dit que Victor Hugo a écrit des poèmes courts, très courts parfois, *il peut être incroyablement délicat, Hugo.* Mais il y en a aussi

de très longs, extrêmement longs, même. *Il faut que tu lises sa poésie épique. Épique, sais-tu ce que ça veut dire ?* Comme il se doute que je ne sais pas ce que ça signifie, même s'il me pose la question, il préfère ne pas attendre ma réponse, il m'explique tout de suite. Mais ce qu'il a à dire sur Hugo ne s'arrête pas là : c'est qu'il *ne faut pas négliger ses recueils posthumes*. Chez Hugo, d'après mon père, tout est bon. « *La fin de Satan* », par exemple. *C'est très beau, « La fin de Satan ».*

Même après sa mort, il a été bon, Hugo.

J'ai vu à la bibliothèque, des Hugo, il y en a plein, et même si mon père dit qu'il a parfois fait court, moi, je ne vois que des pavés.

Mais les vacances de Noël viennent de s'achever et je n'ai toujours pas rouvert *Le roman de la momie* — j'en suis restée aux *taricheutes*.

Vu tout ce qui m'attend après Gautier, j'aime mieux prendre mon temps.

OceanofPDF.com

La poupée en plastique

C'est Fatou qui s'en est rendu compte.

— Il y a un type depuis tout à l'heure... Je crois qu'il nous suit. Depuis la rue Lénine, il nous colle. Il n'est pas net, ce mec-là.

Je me retourne quelques instants — il y a bien un homme derrière nous. J'ai à peine le temps de voir qu'il porte un blouson en cuir sombre et qu'il a des moustaches. Dans la pénombre, il me semble qu'elles sont rousses et que, juste en dessous, il sourit — mais ça, je n'en suis pas trop sûre. Nous venons de quitter le collège. Nous n'avons pas traîné, mais comme nous sommes au mois de janvier, il fait presque nuit, déjà.

— On va voir si j'ai raison, dit Fatou.

Alors elle passe son bras sous le mien et elle presse le pas, à la limite de la course.

Derrière nous, le type accélère aussi. Une centaine de mètres plus loin, il est toujours à la même distance, il semble s'être réglé sur notre rythme — visiblement il ne veut pas nous laisser filer. Alors Fatou dit :

— Tiens, pour en être sûres, on va faire autre chose.

Et elle se met à marcher très lentement, cette fois elle cesse presque d'avancer. Comme si, par inadvertance, elle avait laissé tomber un objet qu'elle désire retrouver, Fatou se met à tourner sur elle-même, les yeux rivés sur le trottoir, et me fait signe de l'imiter.

Nous dessinons l'une et l'autre de grandes boucles, à la recherche d'une pièce, d'une barrette ou d'une bague imaginaires. Immédiatement, l'homme ralentit. Comme nous, après avoir marché à vive allure, il cesse d'avancer. Mais lui, il ne fait pas semblant de chercher quoi que ce soit — se tenant toujours à la même distance de Fatou et de moi, il nous regarde, l'air moqueur. L'homme à moustaches nous suit, elle a raison, Fatou, il nous colle. Mais visiblement, ça lui est égal que nous nous en soyons rendu compte. Ça le fait même marrer, on dirait.

Nous ne sommes pas du tout rassurées.

Quand nous approchons de son immeuble, Fatou dit :

— On fait gaffe, d'accord ? S'il me suit, je fais demi-tour et je te rejoins. J'ai pas envie de me retrouver toute seule avec ce type-là.

Mais alors que Fatou se dirige vers le hall d'entrée, contre toute attente, l'homme se met à marcher en sens contraire et traverse la rue. Il se poste au coin d'une de ces ruelles qui se trouvent dans le secteur où il y a des petites maisons. Là, il se retourne, il regarde un moment dans notre direction, je crois le voir sourire une dernière fois puis il s'en va. Son blouson de cuir s'éloigne avant de disparaître dans la pénombre, comme si l'après-midi d'hiver avait fini par l'avalier.

Depuis le hall de son immeuble, de l'autre côté de la grande porte vitrée de l'entrée, Fatou me fait un signe de la main. Je comprends qu'elle est soulagée mais qu'elle me dit aussi de ne pas trop traîner. Elle a raison. Alors je presse le pas pour me hisser sur mon promontoire. Je monte les marches deux par deux, plus vite encore que d'habitude, je suis haletante lorsque j'arrive en haut, mais je ne suis pas inquiète car je suis certaine que l'homme est parti.

Avant de prendre l'ascenseur, je vais du côté des boîtes à lettres pour récupérer le courrier — comme d'habitude. C'est quand j'enfonce la petite clé dans notre boîte que j'entends quelqu'un appeler dans mon dos, *Psst !*

Je me retourne et je tombe sur l'homme qui nous suivait quelques instants plus tôt. Je reconnais immédiatement ses moustaches rousses. Comment a-t-il fait pour se retrouver là alors que je l'avais vu s'éloigner, quitter la Capsulerie ? À présent, il est juste devant moi. Sous les néons du hall d'entrée, je le vois parfaitement : ses cheveux sont également roux mais un peu plus clairs que ses moustaches. Ils sont peut-être bouclés quand ils sont propres, mais, là, ils sont tellement gras, qu'ils tombent en paquets huileux sur ses épaules, comme de vieilles pelotes ramollies. L'homme se tient bizarrement, il est penché en avant, le dos courbé, il ne me fait pas vraiment face, mais je sais que c'est moi qu'il appelle, *Psst ! Hé, psst !*

Soudain, il se tourne vers moi et il fait *Regarde*.

C'est là que je vois un truc rouge et humide qui sort de son pantalon et qu'il serre dans sa main droite.

Je reste en arrêt, incapable de bouger et de crier, comme dans ces cauchemars que je fais parfois — je sais que je suis devenue muette, que même si j'essayais, je n'arriverais pas à produire le moindre son. Je suis figée. Il répète : *Regarde*. Puis il le dit au moins deux fois encore et à toute allure, sans marquer de pause, comme si ce n'était qu'un seul mot, *regarderegarde*, sa voix glisse sur les syllabes, il articule à peine tandis qu'il sourit, content de lui, son machin dans sa main droite, *regarderegarde*.

Et je regarde en effet, je n'arrive à rien faire d'autre.

La chose entre ses mains est étrange, on dirait un jouet en plastique, une poupée à laquelle on aurait arraché les cheveux. Je remonte vers ses yeux à la recherche d'une explication, je n'arrive à rien faire d'autre. Je ne sais que rester là, immobile, à regarder alternativement le truc rouge et visqueux et les yeux de l'homme que j'interroge en silence. Le temps me paraît interminable.

Mais bientôt, le type cesse de sourire. Il a l'air inquiet. Dans ses yeux, soudain, il y a même de l'angoisse. J'ai l'impression qu'il se demande si je saisis bien la scène. Et il a bien raison. Il est là avec ce machin dans la main dont il ne sait pas trop quoi faire, en fait. J'ai peur, je sais que j'ai peur, mais je sais aussi que je ne comprends pas ce que je vois ni pourquoi il me montre cette chose.

Il y a devant moi un type qui sort une poupée de son pantalon, une poupée rouge et luisante à laquelle quelqu'un a arraché les bras et les cheveux. Pourquoi lui avoir fait ça ? Dans le hall de mon immeuble, on dirait que la poupée chauve sanglote.

Soudain, l'homme a l'air complètement perdu. J'ai même l'impression qu'il est sur le point de se mettre à chialer, comme sa poupée. Nous sommes tous les deux immobiles, pétrifiés.

Par chance, je finis par retrouver ma voix.

Et je me mets à crier. Comme jamais je ne l'ai fait.

Enfin, j'y arrive. Je crie pour la poupée aux cheveux arrachés. Et pour tout le reste. Je crie aussi pour tout ce qui s'est passé bien avant la Capsulerie. Je hurle pour toutes les fois où je me suis vue en rêve, courant sans avancer, incapable d'émettre un son, m'enfonçant toujours plus profondément dans le sable à mesure que mes pieds s'agitent. Je crie, je n'arrête pas de crier, je n'ai jamais hurlé comme ça. J'ignorais à quel point ça peut être un soulagement. L'homme avec son machin m'en donne l'occasion. Je n'ai plus peur, du tout. Je hurle mais j'ai cessé d'avoir peur.

Le type semble drôlement soulagé. Visiblement, c'était ce qu'il attendait. Grâce à mon cri, il retrouve ses esprits. Soudain, je le vois sourire de nouveau. Il a la même tête que lorsqu'il se tenait derrière Fatou et moi, sur le trottoir. La tête satisfaite et réjouie qu'il avait au tout début de la scène devant les boîtes aux lettres. Depuis que je crie, de toute évidence, il va mieux. Alors il range son machin dans son pantalon avant de quitter précipitamment le hall de l'immeuble — tandis que je crie toujours.

L'homme doit être au bas des marches, sur le trottoir, déjà.

Il a probablement traversé la rue.

Il a déjà dû disparaître pour de bon, du côté des petites maisons — à moins qu'il ne soit descendu jusqu'à Gallieni, qu'il n'ait pris le métro qui se cache du côté des échangeurs.

Pourtant, je hurle encore.

Il est peut-être chez lui, à présent.

Il se peut qu'il ait même posé son blouson de cuir sur le dossier d'une chaise. Qu'il soit en train de se dire qu'il est décidément grand temps de se laver les cheveux.

Mais moi, sous les néons du hall d'entrée, devant les boîtes, je crie.

Je n'arrête pas de crier.

Je n'arrive plus à m'arrêter.

Le maté d'Amalia

Ce matin je me suis levée tôt, au moins une heure avant le soleil.

Pour regarder dehors depuis le neuvième étage, c'est un des moments que je préfère. Je sais à présent que c'est l'heure où l'on comprend le plus de choses. Pour bien faire, inutile de sortir sur le balcon du salon — ça tombait bien, ce matin il faisait très froid, on le voyait aux petits éclats de givre qui faisaient comme un cadre autour de la baie vitrée. Mais le centre était resté parfaitement translucide, alors j'ai tout vu.

D'abord, les sillons lumineux des voitures qui filaient. Ils me sont familiers, à présent — plus je fixe l'autoroute et les échangeurs, mieux je distingue les stries que les véhicules impriment dans l'obscurité. Quand je plisse les yeux comme je l'ai fait ce matin, pour peu que je tienne ainsi une ou deux minutes, bien concentrée, j'arrive à saisir ce qui se passe. En fait, tant que le jour n'est pas là, les phares des voitures raient le paysage. Comme elles roulent très vite, ça ne dure pas bien longtemps — chaque éraflure lumineuse ne persiste que quelques instants. Mais le défilé est continu et chaque voiture y va de sa petite égratignure.

À cette heure, on comprend différemment Ponant et Levant. Les Mercuriales, je les préfère quand le soleil est là, lorsqu'elles baignent dans une poussière dorée, mais dans l'obscurité les tours révèlent quelque chose d'important, je le sais. Peut-être parce qu'elles cessent

alors de jouer — quand le soleil n'est pas là, elles ne posent plus du tout. Tant qu'on ne les a pas observées avant le lever du jour, ce qui est certain, c'est qu'on reste à la surface.

Au-delà, ce sont les lumières de Paris. Avant l'aurore, la capitale n'est qu'une immense silhouette sombre ponctuée ici et là par des lumières, quelquefois immobiles, d'autres fois clignotantes ou passagères. C'est pourtant à cette heure-là que Paris en impose. La ville a beau être encore recroquevillée sur elle-même, ce n'est qu'avant le jour qu'on prend la mesure de tout ce dont elle est capable.

Mais ce que je préfère, à la Capsulerie, c'est qu'il n'y fasse jamais nuit. Comme si, côté obscurité, quelque chose ici ne se laissait pas faire. Bien sûr, à la fin de la journée, le paysage s'assombrit — mais il s'arrête toujours au seuil de la nuit noire. Elle n'a jamais le dernier mot. Vu de notre neuvième étage, il y a bien chaque jour un moment où le paysage s'estompe. Mais ce sont les lumières blafardes de la ville et des faubourgs, les phares acérés des voitures et la présence légèrement bleutée des tours jumelles qui prennent alors le relais. En attendant que le soleil se lève encore.

Derrière moi, Amalia venait de quitter le canapé qui lui tient lieu de lit pour rejoindre la cuisine. Je me suis alors retournée — depuis mon poste, je pouvais aussi l'observer.

Amalia évoluait dans une de ses longues chemises de nuit couleur crème. Elle en a plusieurs qui se ressemblent, avec un col Claudine coupé dans un tissu plus épais et rayé. Elle préparait le maté.

Comme à son habitude, Amalia a versé la *yerba mate* dans la calebasse, sans dépasser la moitié du récipient. *N'oublie pas que lorsqu'on verse l'eau chaude, la yerba augmente de volume*, disait toujours ma grand-mère. *Si tu en mets trop, après, le maté est beaucoup trop court. La moitié de la calebasse — c'est facile à retenir, il ne faut jamais aller au-delà.*

Puis Amalia s'est mise à secouer le récipient dans tous les sens, la paume posée bien à plat sur l'ouverture afin que la *yerba mate* ne s'en échappe pas. Ma grand-mère me l'a souvent répété : pour que la poudre fine qui est toujours mêlée à l'herbe s'en détache et qu'elle ne vienne pas boucher la *bombilla*, avant de verser l'eau, il faut agiter la calebasse. *Tu vois, quand on secoue la yerba comme je le fais, la poudre se dépose sur la paume de la main.* Une dizaine de secondes suffisent, mais cette étape est essentielle. Il ne faut pas hésiter à y mettre beaucoup d'énergie, un peu comme si on était préposé aux maracas dans un orchestre de musique cubaine. *C'est à ces petits gestes qu'on reconnaît un vrai matero*, disait toujours ma grand-mère, à La Plata. Je pense à elle chaque fois que je vois quelqu'un préparer un maté — respectera-t-il toutes les étapes du *matero* averti ? Là, c'était Amalia que je voyais à l'œuvre, à Bagnolet, devant Les Mercuriales. À l'intérieur du fruit, les petits bouts d'herbe et de bois sec percutaient les parois. Depuis mon poste d'observation, je les

entendais parfaitement. Après avoir beaucoup secoué, Amalia a frotté ses mains l'une contre l'autre au-dessus de l'évier pour se défaire de la poussière verte qui s'était déposée sur sa paume. L'opération avait marché, ce qui était bien normal : Amalia procédait exactement comme il fallait.

Puis elle a enfoncé la *bombilla* dans l'herbe avant de verser l'eau chaude très délicatement, la faisant couler le long de la pipette métallique. *C'est ce qu'il faut faire si tu veux que ton maté dure longtemps* : ça aussi, pour ma grand-mère, c'était fondamental. On ne verse pas l'eau à n'importe quel endroit de la calebasse, ni à n'importe quel rythme, comme si on préparait une vulgaire tisane. Un bon *matero* sait que l'eau doit couler lentement mais de manière continue. Il sait aussi qu'il existe pour l'eau une route idéale, quoique invisible — un chemin que le *matero* sait voir. Amalia avait dû recevoir une initiation assez proche de la mienne. À la regarder faire depuis le salon, je comprenais la raison d'être de chacun de ses gestes.

Bien sûr, l'eau n'était pas arrivée à ébullition. Amalia avait éteint sous la bouilloire juste avant que les bulles ne se forment à la surface — comme il faut toujours faire. Il s'agit même de la règle de base.

Puis Amalia a pris le premier maté. Alors j'ai vu apparaître sur son visage la grimace si caractéristique du buveur du premier maté, l'air pétri d'abnégation. Car ce maté-là est toujours très amer. Celui qui le prépare doit se sacrifier — c'est comme ça qu'on fait.

C'est à ce moment-là que ma mère a débarqué dans la cuisine — le temps du maté est un moment partagé, plus encore le week-end.

— Je t'en sers un ?

La question était inutile, Amalia savait d'avance quelle serait la réponse de ma mère :

— Oui.

On était samedi, la cérémonie du maté pouvait durer une bonne heure, peut-être même davantage. Nous nous sommes toutes les trois installées autour de la table, juste devant la baie vitrée du salon — moi aussi, je voulais boire du maté. Amalia officiait. Puisque c'était elle qui l'avait préparé, il était naturel que ce soit *son* maté. Elle nous servait à tour de rôle, dans le sens des aiguilles d'une montre — comme j'ai toujours vu faire.

La troisième tournée venait tout juste de commencer quand j'ai remarqué que les mains d'Amalia tremblaient. Lorsqu'elle m'a tendu le maté — c'était à mon tour —, la main qui tenait la calebasse a tellement remué que le récipient a esquissé entre nous deux une danse nerveuse et tremblotante. Amalia n'a réussi à arrêter sa main qu'après avoir tracé dans l'espace un grand cercle, de toute évidence involontaire. Ma mère s'en est également aperçue :

— Tu es fatiguée, Amalia ? Tu veux que je prenne le relais ?

— Mais non, ça va très bien...

La remarque de ma mère l'avait visiblement vexée. Amalia avait fait non de la tête, les yeux baissés. Elle semblait prolonger sa réponse de manière silencieuse mais claire, son attitude disait quelque chose comme *je suis quand même capable de servir le maté, enfin...*

J'ai bu sans tarder, entre deux respirations. Je ne lui ai rendu le récipient qu'après avoir entendu le petit sifflement caractéristique qui indique qu'il n'y a plus d'eau dans la calebasse — la dernière aspiration se fait toujours à vide, elle n'est qu'un signal destiné à faire comprendre aux autres qu'il est temps de passer au suivant. C'est ainsi qu'on fait.

Amalia a récupéré la calebasse d'un geste peu sûr. Elle tremblait beaucoup mais faisait visiblement de grands efforts pour se

maîtriser. Elle y arrivait, avec peine. On la voyait très concentrée, comme quelqu'un qui exécute une série de mouvements complexes demandant une grande dextérité. Ce matin, ces gestes que je l'avais vue faire des dizaines de fois paraissaient relever pour elle du défi.

Amalia s'apprêtait à servir un nouveau maté. Elle venait de soulever la bouilloire. Elle était sérieuse, grave même — les sourcils froncés comme un joueur de bilboquet qui s'apprête à lancer la boule en l'air et qui ne veut pas rater son coup. Cette fois, c'était au tour de ma mère. Amalia voulait de toute évidence lui montrer que tout allait très bien. Mais au moment où elle a commencé à verser l'eau le long de la pipette métallique, son poignet s'est cassé en deux. On aurait dit un pantin dont les jointures, soudain, cédaient sous nos yeux.

La bouilloire est tombée à ses pieds, le couvercle a roulé sur le carrelage. Quant à la calebasse, elle s'est retournée sur elle, vidant sur la chemise de nuit d'Amalia son contenu vert, chaud et humide.

— Tu t'es brûlée ! Mais je t'avais dit de me laisser faire, tu es très fatiguée, je le vois bien !

Amalia a voulu nous rassurer :

— L'eau n'était plus si chaude... ça va, ça va...

J'ai couru dans la cuisine à la recherche d'une éponge — il fallait essuyer la chemise de nuit d'Amalia, alors je me suis dévouée. J'ai d'abord retiré la *yerba*, puis j'ai frotté. Mais sur le tissu clair, l'herbe à maté avait déjà laissé de grandes traces verdâtres qui, nous le savions toutes les trois, ne partiraient très probablement plus.

— Tu es sûre que tu ne t'es pas brûlée ?

— Mais non, ça va. Puisque je te dis que tout va bien... La bouilloire m'a échappé, c'est tout. Pas la peine d'en faire un drame...

Après avoir prononcé ces mots, Amalia a amorcé un rire. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour nous montrer que tout allait bien, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Mais sa décontraction sonnait faux. Tandis qu'elle plaisantait sur son incorrigible maladresse, la chair de ses joues s'est mise à trembler étrangement — elle semblait plus molle que d'habitude, on aurait dit qu'elle s'agitait toute seule, de manière désordonnée, comme si quelque chose frémissait à l'intérieur, juste sous la peau. Ou comme si cette chair soudain ramollie, Amalia n'arrivait plus du tout à la tenir. Quant à ses yeux, ils ne plaisantaient pas, mais alors pas du tout : il y avait en eux une immense inquiétude. C'est que son corps ne répondait plus comme avant, depuis quelque temps. Elle s'en rendait compte et nous aussi. Mais elle s'accrochait à ce ton détendu, bien qu'il s'accordât mal avec tout le reste. Alors nous l'avons suivie, puisque visiblement c'était ce qu'elle voulait — pour la rassurer peut-être et pour nous rassurer avec elle, nous avons fait comme si de rien n'était.

Dehors, le jour s'était levé. Un des flancs de la tour Levant était tout doré, la lumière ricochait déjà sur sa jumelle. Devant la silhouette bleutée des Mercuriales, Amalia continuait à parler sur un ton rieur :

— De toute façon, cette chemise de nuit, il était temps de la mettre au sale. La machine à laver fera peut-être des miracles. Et puis ces cérémonies de maté qui n'en finissent pas, c'est bon pour la pampa profonde, quand on s'installe avec des potes et une guitare au pied d'un *ombú*. À la Capsulerie, on peut faire plus court de temps en temps...

Alors, ma mère a dit :

— Allez... On s'habille. On ira plus tôt que d'habitude chez Radar Géant, ce n'est peut-être pas plus mal, le samedi, c'est toujours la folie.

Puis Amalia s'est levée, une main posée sur la table et l'autre sur le dossier de sa chaise.

C'est là que nous nous en sommes aperçues, ma mère et moi.

Plaqué contre son corps, le tissu humide était devenu, par endroits, entièrement transparent. En dessous, depuis le haut de sa cuisse droite jusqu'à la naissance du genou, on voyait parfaitement le chapelet de bleus que les chutes de ces derniers mois avaient fini par tatouer sur sa peau. À gauche, pourtant, c'était différent : sous la chemise de nuit translucide, les bleus n'étaient pas disposés en guirlande. Ils étaient tellement serrés qu'ils formaient un amas sombre, jaune et violet par endroits. Comme si Amalia avait collé sur cette cuisse-là un morceau de papier arraché à une vieille mappemonde.

« *Das Mädchen* »

Mon père veut savoir si je fais des progrès en allemand. Dans sa dernière lettre, il se dit heureux de mes notes, mais il me demande *Tu en es où, au juste, en allemand ?*

Je ne sais pas trop, à vrai dire. Qu'est-ce que je pourrais bien lui répondre ?

Mon père n'a jamais appris l'allemand. Pas plus que ma mère ou Amalia.

Dans cette langue, il arrive que je me sente un peu seule. Très seule, parfois. L'allemand est comme un pays inconnu, un domaine mystérieux dans lequel je me serais engagée, sans guide ni éclaireur.

En même temps, j'aime penser que tout ce que je dis en allemand reste inaccessible à Amalia et à ma mère. Que si je répétais, à voix haute, la phrase du manuel que j'ai en ce moment sous les yeux, elle leur échapperait, comme elle leur a échappé lorsque je l'ai dite pour la première fois. Du coup, j'en rajoute — ça m'amuse de penser qu'elles ne comprennent vraiment rien aux mots que je prononce, qu'elles ignorent comment ça marche, l'allemand. C'est pour ça que des fois, quand je révise mes leçons, il m'arrive de parler fort, très fort, même. Au neuvième étage de la Capsulerie, la moindre phrase en allemand résonne comme une formule magique, une incantation. Un message codé dont j'aurais, seule, la clé. Ces mots dont je saisis le sens et qui ne sont qu'une musique étrange pour ma mère et Amalia, je les vois parfois comme une coquille. Une bulle où je pourrais me mettre à l'abri en cas de besoin.

Alors, j'en suis où, en allemand ?

Die hohen Türme glänzen immer.

Je suis capable de dire ça, par exemple. Toute seule, je veux dire — même si ce n'est pas dans le manuel.

L'autre jour, alors que j'étais devant Ponant et Levant, j'ai écrit ces mots sur un petit bout de papier arraché à mon cahier de brouillon. Dehors, il faisait très beau — ce soir-là, au soleil couchant, les tours étaient vraiment en beauté.

Die hohen Türme glänzen immer : les hautes tours brillent toujours.

En allemand, c'est vraiment joli. Quand on le dit à voix haute en articulant bien, on dirait que les mots tintent.

Pendant le petit déjeuner, le lendemain, j'ai répété ma petite phrase devant Les Mercuriales, plusieurs fois. Avant de partir au collège, je l'ai même chantonnée tandis que je brossais mes cheveux : *Die hooo-hen Tüüür-me gläään-zen im-mer*.

Ce matin-là, pourtant, les tours semblaient plutôt perdues dans le paysage. Et elles étaient bien ternes. Dehors, il y avait une sorte de brouillard sale. De la fumée, aussi, je crois. Ou peut-être était-ce qu'il ne faisait pas tout à fait jour, qu'on était encore dans la presque nuit du bord de l'autoroute. Enfin, c'était un mélange de tout ça. En tout cas, on ne pouvait pas dire que les tours brillaient. Et c'était encore moins le moment pour prétendre qu'elles brillent *toujours*. Ce que je disais là, ce n'était pas du tout vrai, il n'y avait qu'à regarder dehors pour s'en rendre compte. Mais à la maison, personne ne pouvait me contredire. *Die hohen Türme glänzen immer* : je pouvais le répéter, autant que je voulais.

C'est ma mère qui a voulu que je fasse de l'allemand. Quelqu'un lui a expliqué que si elle voulait que je sois dans une bonne classe au collège Travail, c'était ce qu'il fallait. Il lui aurait même dit *Là où tu comptes l'envoyer, ça s'impose*. C'est comme ça qu'à son tour elle me l'a expliqué *Je t'ai inscrite en allemand première langue car là où tu vas aller, c'est ce qu'il faut*. Alors voilà comment l'allemand s'est imposé.

Au collège Travail, tous les élèves qui font de l'allemand en première langue sont dans la même classe — la *bonne* classe. Les professeurs en font toute une histoire, de l'allemand. Ils peuvent enseigner la musique, les sciences naturelles ou les mathématiques, ils s'adressent toujours à nous en disant *vous, les germanistes* par-ci, *vous, les germanistes*, par-là. Même quand ils sont entre eux, s'ils parlent de notre classe, ils nous appellent *les germanistes*. Et qu'eux-mêmes ne connaissent rien à la langue allemande ne change rien à l'affaire, tous les professeurs trouvent que c'est la meilleure des matières, ils ont même l'air d'en être intimement persuadés. Alors, ils ont fini par nous en convaincre — en tout cas, nous sommes sacrément fiers d'être *les germanistes* du collège.

Faire de l'allemand, c'est notre privilège à nous. Nous y sommes drôlement attachés. D'ailleurs, à la cantine, sans que nous ayons besoin de nous concerter, nous nous installons presque toujours aux mêmes tables. Dès la sixième, au collège Travail, nous déjeunons tout naturellement *entre germanistes*.

J'ai cherché le mot dans le *Petit Robert* pour voir si le dictionnaire disait quelque chose de tout ça, côté standing et aura. Et j'ai lu ce qui suit :

GERMANISTE [ʒɛrmanist] n. — 1866 ; de *germanique* ♦ DIDACT. Linguiste spécialisé dans l'étude des langues germaniques, et plus spécialement de l'allemand. — PAR EXT. Spécialiste d'études allemandes.

Linguiste, alors... Et spécialisée.

Là, j'avoue, j'ai été drôlement impressionnée.

Un peu intimidée, il faut le dire.

Je crois qu'à Bagnolet, on ne prend pas toujours le *Petit Robert* au pied de la lettre. Le dictionnaire, il met la barre très haut, quand même. Mais je suppose qu'on n'est pas obligé de tout voir comme le *Petit Robert*. Côté définitions, on peut sans doute se garder une marge de manœuvre sans être pour autant un gros menteur. Au collège, on ne nous raconte pas forcément des salades, avec cette histoire de *germanistes*. Si on nous appelle comme ça, je crois que c'est surtout pour nous encourager.

Depuis que j'ai consulté le *Petit Robert*, chaque fois que j'entends le mot, j'imagine tous nos professeurs dans les gradins d'un stade en train de crier : *Allez, tenez bon ! Allez, les germanistes !*

Alors là, d'accord. Il se pourrait bien que, vu sous cet angle, nous soyons des *germanistes*. En fait, ils appliquent la méthode du soutien-gorge dans lequel on flotte. En nous appelant comme ça, nos professeurs font aussi dans le prévisionnel. Ils voient très loin devant nous — mais un jour on y sera, qui sait ?

J'aime bien l'allemand. Elle est très difficile, cette langue, mais je m'y suis déjà drôlement attachée. Même aux déclinaisons.

Pour la plus simple des phrases, comme dans les jeux de construction, il faut non seulement choisir la bonne pièce mais encore la mettre à la bonne place. Autrement, ça ne tient pas. Notre professeur d'allemand, mademoiselle Siméon, dit toujours :

— Attention... Le verbe... Tu le mets où, le verbe ?

Mais la première surprise, quand nous avons commencé, ça a été le neutre. Certains d'entre nous n'en reviennent toujours pas.

— Pourquoi vous m'avez barré *die*, pourquoi vous m'avez compté faux, là ?

— Parce qu'on dit *das Mädchen*. Tu l'as oublié ? C'était dans ta première leçon d'allemand...

— Mais, madame Siméon... Une fille, ça peut pas être neutre...

— Mademoiselle. Mademoiselle Siméon.

Ça l'énerve, mademoiselle Siméon, quand on se trompe, pour son nom. Quand on s'adresse à elle, il ne faut pas dire madame, mais mademoiselle — à ses yeux, c'est très important, comme une distinction ou un titre qu'il ne faut pas lui ravir. Mais ça ne l'ennuie pas de répéter ce que nous devrions tous savoir à présent :

— Pour dire *la fille*, on dit *das Mädchen*, c'est comme ça. *Das Mädchen*, c'est un neutre.

Julien est celui qui a le plus de mal avec ce *das*. Le neutre, tout *germaniste* qu'il est, il n'y arrive vraiment pas.

— Pourquoi c'est neutre ?

— Il faut l'intégrer : on dit *das Mädchen*, et puis c'est tout.

C'est au moins la troisième fois qu'il met ça sur le tapis, Julien. Alors aujourd'hui, quand il a encore buté sur ce *das*, Nadir a levé la main pour montrer qu'il avait compris, lui. Et même au-delà du *das* :

— En plus, au datif, *das Mädchen*, ça devient masculin — pas vrai, madame ?

— Mademoiselle. Et puis, non, Nadir, pas du tout. Au datif, ça fait *dem Mädchen*, d'accord. Mais c'est toujours un neutre.

— C'est plus masculin que féminin, quand même. Ça penche un peu côté masculin, *das Mädchen*... Quand on passe au datif, je veux dire, mademoiselle...

C'est difficile, l'allemand, c'est vrai. Mais en bons germanistes, on ne lâche rien.

En plus, elle est patiente, mademoiselle Siméon. Même si parfois elle s'énerve, je crois qu'au fond, elle aussi, elle s'est attachée à nous.

Pour nous aider, elle a fait une grande affiche où elle a écrit dans des couleurs différentes les articles et les pronoms personnels, à tous les cas. Avant de commencer son cours, elle suspend son affiche à l'aide d'un petit crochet qu'elle a installé à côté du tableau. Ces déclinaisons, pourtant, nous sommes censés les connaître par cœur, mais elle sait qu'il vaut mieux que nous les ayons toujours sous les yeux. Comme ça, dès que quelqu'un fait une faute, elle pointe sa craie sur la forme qui convient, puis elle demande à la classe de répéter la phrase correcte, en insistant sur l'article ou le pronom qu'il faut corriger :

— Attention ! Là, il faut utiliser *mir*, pas *mich*. *Du willst es mir nicht sagen*. Tu as compris, n'est-ce pas : *tu ne veux pas me le dire*. Si tu ne veux pas dire cette chose, à moi — il faut utiliser un datif. Répétez tous, s'il vous plaît, *wiederholen Sie bitte : du willst es mir nicht sagen*.

Ce matin, en allant au collège Travail, je repensais à la question de mon père. J'en suis où, exactement, en allemand ? Qu'est-ce que je pourrais bien répondre à ça ? Avec lui, j'aurais des scrupules à faire dans le franchement prévisionnel — il faudrait que je lui dise quelque chose qui ressemble à la vérité. À ce qui existe maintenant. *Germaniste*, je vais éviter. En même temps, je n'ai pas envie de le décevoir.

J'y pensais encore quand le cours de mademoiselle Siméon a commencé. C'était la première heure de classe.

À peine étions-nous installés que mademoiselle Siméon a désigné Julien pour réciter la leçon du jour. Les phrases que nous avons recopiées la veille dans le cahier, nous devons les connaître, par cœur.

— C'était déjà moi, hier !

— Je t'écoute, Julien...

— Mais... pourquoi c'est toujours moi ?

— Allez, je t'écoute...

— *Du...*

Julien s'est immédiatement interrompu. Après ce *du*, il ne se souvenait plus.

— *Du... Und weiter, Julien.*

De toute évidence, il n'avait rien appris. Mais mademoiselle Siméon semblait très fatiguée, cette fois, elle n'avait aucune envie d'insister. Alors, d'un geste de la main, elle lui a signifié qu'il pouvait se rasseoir, puis elle a demandé à Clara de dire pour tous la leçon du jour.

Comme d'habitude, Clara connaissait sa leçon d'allemand par cœur :

— *Mutti, du weisst es, aber du willst es mir nicht sagen.*

— *Genau ! Sehr gut ! Wiederholen Sie bitte : Mutti, du weisst es, aber du willst es mir nicht sagen.*

Nous avons tous répété, puis elle a demandé à Line de traduire :

— En français, ça fait : *Maman, tu le sais, mais tu ne veux pas me le dire.*

— C'est ça, Line, très bien. Répétez encore une fois. En allemand...

Tandis que nous répétions tous la phrase du jour, j'ai entendu Nadir :

— Putain... Moi aussi, je sais. Tu vas voir si je vais pas lui dire...

Nadir parlait tout bas, mais il était juste derrière moi. À côté de lui, Manu pouffait :

— Fais voir, montre...

Ils riaient tous les deux comme des baleines.

— Je vais pas me dégonfler, tu vas voir. *Das Mädchen*, tu parles... Toi aussi tu la trouves canon, hein, Manu ?

— Tu parles de qui, là ? De mademoiselle Siméon ?

Ils n'en pouvaient plus, derrière. Mademoiselle Siméon s'est interrompue.

— S'il vous plaît, au fond, on se calme... Allez, nous allons commencer une nouvelle leçon. Prenez vos cahiers...

Au moment où elle passait dans les rangs, une boule de papier a volé à travers la classe — elle a frôlé la tête de mademoiselle Siméon, qui n'a rien remarqué. C'est Nadir qui l'avait lancée. Il avait visé drôlement juste, car la boule de papier est passée à un cheveu au-dessus du crâne du professeur pour atterrir sur la table de Clara, pile sur le cahier qu'elle venait d'ouvrir.

Nous étions plusieurs à l'avoir vu, alors nous avons les yeux rivés sur Clara. C'est que non seulement elle avait attrapé le

projectile, mais elle avait aussitôt commencé à déplier le morceau de papier. Visiblement, il y avait quelque chose d'écrit à l'intérieur.

Nous avons vu Clara remuer les lèvres, en silence, tandis qu'elle essayait de déchiffrer le message que renfermait la boule de papier. Elle avait du mal, apparemment, tant elle fronçait les sourcils. Elle en est pourtant venue à bout car à un moment elle a rougi. Puis elle l'a chiffonné et déchiré avant de le cacher au fond de sa trousse.

Derrière moi, les garçons pouffaient de plus belle.

Mademoiselle Siméon venait de prendre son manuel, nous indiquant la page où il fallait que chacun de nous ouvre le sien : encore une aventure de *Rolf und Gisela*.

— C'est une leçon sur le tennis de table. Vous aimez ça, n'est-ce pas ? *Rolf und Gisela spielen Tischtennis*. Vous allez voir, les enfants, c'est une leçon très amusante.

Derrière moi, Manu et Nadir étaient de plus en plus excités.

— Les enfants... N'importe quoi... Elle déconne complètement, la vieille.

Juste au moment où mademoiselle Siméon nous a tourné le dos pour écrire au tableau le titre de la nouvelle leçon, une autre boule de papier a volé à travers la classe. Encore une fois, elle ne s'est aperçue de rien. Le projectile a atterri sur le manuel de Line, juste sur le visage de Rolf, avec sa raquette à la main et un sourire idiot aux lèvres. Dans la classe, les rires ont fusé, nerveux.

— Silence ! Si vous continuez, je vais vous coller une interro ! À tout le monde, vous entendez !

Mademoiselle Siméon s'est avancée, les mains calées sur les hanches, elle s'est postée au milieu de la salle.

Un autre papier a volé. Un message dont Nadir avait fait une nouvelle boule, expédiée en direction de la table de Clara, cette fois — sa trajectoire devait encore dessiner une courbe juste au-dessus

du crâne de mademoiselle Siméon, se glisser exactement dans le point aveugle au-dessus du professeur, comme pour la première qu'il avait lancée. C'est ce qu'il avait prévu, mais les choses ne se sont pas passées de cette façon : cette boule-là s'est écrasée contre le front de mademoiselle Siméon avant d'atterrir à ses pieds.

Cette fois, elle était vraiment furieuse. Elle n'a rien dit, mais nous savions qu'elle était au bord de l'explosion.

Mademoiselle Siméon s'est baissée pour ramasser le papier. Sa robe est remontée et on a vu la combinaison qu'elle portait en dessous, même l'élastique de ses chaussettes en laine qui s'arrêtaient juste au niveau du genou. Elle a immédiatement compris que la boule n'était pas un simple projectile, qu'il y avait quelque chose à l'intérieur. Alors elle a marché jusqu'à l'estrade, toujours silencieuse. Elle a posé le papier sur son bureau puis elle a passé sa main sur la feuille froissée afin de déchiffrer ce qu'elle contenait. Elle a eu du mal, elle aussi. Mais visiblement elle y est parvenue, car, soudain, nous l'avons vue rougir, plus encore peut-être que Clara ne l'avait fait après avoir lu le premier message de Nadir.

Puis mademoiselle Siméon a remonté ses lunettes. Elle s'est appuyée sur le bureau — les mains à plat, elle s'est penchée en avant, s'avançant vers nous. Et elle a lancé, dans un cri étrange, desserrant à peine les dents, comme si sa voix était entravée par l'indignation et la colère :

— Qui a écrit ça ?

Personne n'a répondu. Alors elle a repris sa question, hurlant franchement, cette fois. Elle était bien plus rouge qu'avant :

— Qui a écrit ça ? Je veux le savoir !

Mais, cette fois encore, personne n'a répondu.

Derrière moi, j'ai juste entendu Manu murmurer :

— T'es mal, là. Je parie qu'elle va reconnaître ton écriture. En plus, à tous les coups, t'as fait une faute à *nichon*.

Mademoiselle Siméon avait l'air de chercher ce qu'elle allait dire — quelque chose qu'elle voulait définitif, un truc dont on se souviendrait toujours. Mais comme d'habitude, on en est resté là — c'est que la cloche sonnait déjà.

Alors nous avons tous rangé nos affaires et nous avons quitté la salle aussi vite que possible. Dans la précipitation générale, plusieurs chaises se sont renversées. Mais personne ne s'est retourné. Nous, les germanistes, nous quitions la salle de classe comme si nous prenions la fuite.

Pour ce qui est de la lettre que je dois écrire à mon père et de la réponse qu'il attend, je ne sais toujours pas ce que je vais dire. J'en suis où, au juste, en allemand ?

OceanofPDF.com

Président

Amalia le sait depuis avant-hier, elle a la sclérose en plaques.

À peine de retour, ce vendredi, elle a prononcé ces mots, *sclérose en plaques*, en les incrustant tels quels, en français, dans une phrase en espagnol. C'est ce que l'on fait d'habitude pour parler de ce que l'on a connu de ce côté-ci de l'océan, et dans cette langue, le temps d'approcher la nouveauté, de se familiariser avec elle et de l'intégrer pleinement dans notre second hémisphère — celui dans lequel nous évoluons ensemble lorsque nous discutons toutes les trois, notre vie en espagnol. Cette fois, pourtant, après le nom français si étrange et nouveau, elle nous a immédiatement révélé l'appellation espagnole de sa maladie : *esclerosis en placas*. La traduction de la chose était on ne peut plus simple. D'une évidence inquiétante. J'ai compris, à la succession de ces mots qu'elle nous faisait découvrir dans une langue puis dans l'autre, qu'ils avaient fait irruption dans la vie d'Amalia en bousculant tout sur leur passage. Elle ne s'en était pas approchée lentement, comme qui s'arrête au milieu d'un bois pour observer un insecte ou un champignon jamais vus auparavant, elle n'avait pas eu le temps de chercher à comprendre, de faire le tour des mots nouveaux avant de leur faire une place de l'autre côté. Sclérose en plaques. *Esclerosis en placas*. À peine révélée, la maladie était ici et là-bas. Toute seule, elle avait forcé la porte.

Hier, Amalia en a dit un peu plus — *c'est pour ça que je tombe, parfois, que je perds l'équilibre*. Puis elle est allée ranger la grande pochette en carton qui l'avait occupée tout l'après-midi dans le tiroir central du buffet. Il y a là-dedans des analyses et plein de papiers à propos de sa maladie.

Je crois qu'elle a lu son contenu trois ou quatre fois de suite, d'un bout à l'autre. Peut-être même davantage. Elle est restée en arrêt devant chaque page, longtemps, parfois — à peine arrivée à la dernière ligne, elle en reprenait aussitôt la lecture comme si elle voulait être sûre de n'avoir rien raté, pas le moindre chiffre, pas la moindre virgule, on aurait dit qu'elle voulait s'assurer d'avoir tout déchiffré. À moins qu'elle n'ait cherché à graver tout cela dans sa mémoire au cas où la pochette se perdrait, qu'elle n'ait voulu savoir tout ça une bonne fois pour toutes.

Mais après les quelques phrases prononcées à notre intention, *C'est pour ça que je tombe et que je tremble parfois. Si je ne sens plus très bien mes mains ni mes jambes, c'est à cause de la sclérose en plaques*, Amalia a refermé la pochette d'un geste sec puis elle s'est levée pour la glisser dans le meuble. On aurait dit que, soudain, elle voulait l'éloigner de sa vue. Oublier la question qui, quelques secondes plus tôt, retenait toute son attention. Ne plus y penser du tout — du moins pour le moment. Sclérose en plaques — *esclerosis en placas*. Tout ça était décidément allé trop vite.

Le soir, avant le dîner, elle est restée dans la salle de bains bien plus longtemps que d'habitude. Peut-être a-t-elle pleuré, là, assise sur le rebord de la baignoire ? Je me souviens être passée à plusieurs reprises devant la porte fermée, essayant de comprendre ce qui avait lieu de l'autre côté.

Mais on n'entendait absolument rien.

Ni larmes, ni filet d'eau, ni vêtements froissés. Que faisait-elle ? Il se peut qu'Amalia n'ait pas pleuré — qu'elle ait juste voulu s'isoler pour réfléchir. Ou qu'elle ait pris son temps pour s'examiner dans le miroir de la salle de bains, essayant de repérer sur son visage ou sur une autre partie du corps — bras, cuisses, mollets, épaules — ce que la maladie avait changé en elle. Ce qu'elle risquait de modifier bientôt. À moins qu'elle n'ait regardé ce corps dans le miroir comme s'il ne s'agissait plus vraiment du sien, tant il a eu tendance ces derniers temps à lui échapper.

Depuis qu'elle sait, pour sa maladie, Amalia est très triste et ma mère aussi. Même moi, en l'apprenant, je me suis sentie drôlement abattue, car à voir la mine d'Amalia et celle de ma mère, j'ai compris que c'était grave. Durant deux jours, ni ma mère ni moi n'avons osé l'interroger. Nous attendions que ça vienne d'elle.

C'est venu ce matin, pendant que nous prenions le maté, comme nous le faisons souvent, le dimanche — sans nous presser, car nous avons tout notre temps.

— C'est une maladie bizarre. Un sale truc, en fait. Bon, c'est comme ça... La plupart des malades sont des femmes. Des femmes jeunes, on ne sait pas pourquoi. Mais c'est pas contagieux, vous n'avez rien à craindre.

— Il faut que tu te reposes, Amalia. C'est aussi important que le traitement.

— Et comment tu l'as attrapée ?

— Je ne l'ai pas attrapée. La maladie est venue toute seule. Personne ne sait comment on tombe malade de la sclérose en plaques. On m'a posé plein de questions. Où je suis née, où j'ai vécu. Ce que je mange, ce que je bois, comment je dors... J'ai dû remplir un long formulaire avec des questions bizarres. Sur ma famille, aussi. C'est pour leurs recherches. Ils essaient encore de comprendre quels sont les points communs entre les malades. Ce qui est certain, c'est que cette maladie, maintenant que je l'ai, je l'aurai toujours.

Amalia nous a expliqué que sa sclérose en plaques se manifestait par des crises aiguës, des flambées soudaines, qu'on appelle *poussées*. Entre deux poussées, tout va presque bien — la maladie est là mais un peu endormie. Comme si elle voulait se faire oublier. Mais au moment où la maladie se réveille, rien ne va, les messages ne circulent plus très bien entre le cerveau et le reste du corps. C'est

pour ça que ces derniers mois nous avons parfois eu l'impression que ses jambes, ses bras et ses mains ne lui obéissaient plus tout à fait. Elle ne le savait pas encore, mais elle faisait une poussée.

— Mais alors, le reste du temps, c'est comme si tu n'étais pas malade ?

— Le problème c'est qu'après chaque poussée, il reste des séquelles. Des traces. On n'est plus tout à fait la même. Entre la tête et le reste du corps, ça ne communique plus aussi bien qu'avant. Comme si le cerveau coupait peu à peu les ponts...

Alors Amalia nous a expliqué que c'était comme sur l'Atlantique, au moment des grandes marées, quand la mer monte. À chaque poussée, la maladie avance, elle gagne un peu plus de terrain. Comme le fait l'eau sur le sable.

En entendant son explication, j'ai été rassurée.

— Alors, si c'est comme une grande marée, ça va, Amalia. La mer monte, mais après, elle redescend.

— C'est peut-être pas comme ça qu'il faudrait l'expliquer... La maladie fait parfois des pauses, mais elle ne recule pas. À chaque crise, elle gagne du terrain. Même quand elle a l'air de se tenir tranquille, la sclérose en plaques ne se retire pas. On me l'a bien expliqué à l'hôpital — elle ne se retirera jamais.

Elle est menacée par une drôle de marée, Amalia. La dernière des marées. Peu à peu, la mer monte, elle la couvre davantage. Mais les terres qu'elle envahit, cette mer-là les inonde à tout jamais.

Ce corps qui ne lui appartient plus tout à fait, un jour, il ne lui appartiendra plus du tout. Voilà ce qu'on lui avait appris à l'hôpital et ce qu'elle cherchait à nous dire. Elle ne sera pas morte pour autant — pas encore. Juste enfermée dans un corps qui ne lui répondra plus, un corps qui ne voudra plus rien entendre.

Je me suis alors souvenue de l'araignée andine qui danse tous les jours à La Plata malgré la cage où elle passe le plus clair de son temps. Mais c'est que chaque jour, il y a les pas sur le parquet de l'homme qui s'est tant attaché à elle. Celui-là même qui, dès qu'il rejoint sa mygale de compagnie, se baisse pour regarder son amie à travers les barreaux. Le même qui sourit en la voyant s'agiter puis qui la libère — heureux, d'avance, en pensant à ce qui va suivre. Juste parce que ensemble ils reprennent une nouvelle fois leur petit rituel.

Dans ce corps qui fait de plus en plus souvent la sourde oreille, Amalia est prisonnière, comme l'araignée. Mais personne ne peut ouvrir la porte de sa cage.

Nous nous sommes tues, un long moment.

Puis ma mère s'est levée. Il était temps de changer la *yerba* et de faire chauffer un peu plus d'eau si nous voulions continuer à boire du maté.

Dans l'appartement, on n'entendait que les bruits que faisait ma mère dans la cuisine — la bouilloire sous laquelle elle a éteint juste au moment où l'eau a commencé à la faire siffler, puis le tintement de la *bombilla* posée sur le carrelage, le temps de remplacer l'herbe que notre première heure de maté avait affadie. Ma mère ne disait absolument rien. Pas plus que moi, à côté d'Amalia. Nous attendions qu'elle revienne pour commencer une deuxième session de maté.

Quand elle nous a rejointes, nous avons repris notre matinée *matera* dans le silence le plus complet.

Tout à coup, Amalia a lancé, sur un ton curieusement enjoué, décidée à passer à autre chose :

— Ce soir, c'est le Grand Soir...

Ma mère a souri.

— Grand Soir, tu crois ?

Amalia avait raison. Il valait mieux changer de sujet. Et puis, c'est vrai. On en parle depuis des mois, et voilà que c'est aujourd'hui. Alors ma mère a dit :

— Grand Soir... On verra bien. Soirée pizza, en tout cas — ça, oui, c'est sûr.

À vingt heures précises, on va connaître le résultat de l'élection présidentielle. Ni Amalia ni ma mère n'ont voté, elles n'ont pas le droit de le faire, puisqu'elles sont toutes les deux réfugiées. Mais nous avons hâte de savoir qui sera le futur président de la France, Valéry Giscard d'Estaing ou François Mitterrand.

À dix-neuf heures cinquante, nous nous installons devant le poste de télévision, toutes les trois, côte à côte, les yeux rivés au sol. À voir nos torsos et nos têtes baissées, on pourrait croire que nous guettons une souris qui pourrait surgir de sous la plinthe. Mais il n'en est rien, nous regardons bien la télévision. C'est que notre minuscule appareil est posé par terre, collé contre le mur, à même la moquette du salon.

L'été dernier, à peine installées à la Capsulerie, nous avons acheté notre nouveau poste. Il est petit, certes, mais il marche correctement s'il reste bien collé contre le mur et qu'on ne touche pas à l'antenne. L'image est même assez nette — *c'est une télé en couleurs de très bonne qualité, les rouges ne bavent pas du tout*, ce qu'on nous avait dit dans la communauté d'Emmaüs, où nous l'avons dénichée pour un prix dérisoire, était vrai. On trouve des choses épatantes dans les hangars d'Emmaüs du Plessis-Trévisé, des meubles et des appareils électroménagers de toute sorte. L'essentiel de ce qui nous entoure vient de là-bas, pas mal de nos vêtements aussi. Mais le jour où nous avons acheté le poste de télévision, nous n'avons pas trouvé de petite table pour le poser dessus. Ma mère est formelle : notre nouvelle télé mérite une vraie table, avec un plateau solide — elle ne fait plus confiance à nos petites tables suédoises devenues branlantes. Lorsque nous avons trouvé le nouveau poste, nous comptons retourner chez Emmaüs dès la semaine suivante pour chercher le petit meuble idéal. Mais les semaines ont passé,

puis les mois sans que nous ayons trouvé le courage d'aller si loin. Car il faut au moins deux heures pour aller en bus jusqu'au Plessis-Trévisé — c'est vraiment loin, du côté des forêts de Pontault-Combault. Alors, depuis qu'elle est dans l'appartement, notre télé est posée à même la moquette.

D'habitude, quand nous regardons la télé, nous nous installons par terre, en tailleur ou sur des coussins. C'est que le poste ne doit pas bouger du tout — il capte parfaitement à condition qu'on le laisse très exactement à l'endroit qui lui convient, au niveau du sol et collé contre le mur, l'antenne déployée aux trois quarts et braquée sur Les Mercuriales, suivant un angle de quarante-cinq degrés. On arrive même à avoir les trois chaînes. Mais si on l'éloigne très légèrement du mur pour le tourner vers le canapé qui sert de lit à Amalia, par exemple, l'image disparaît, l'écran devient tout noir puis il se couvre de tout petits points blancs et gris qui tremblotent et grésillent à la fois.

Aujourd'hui, pourtant, j'ignore pourquoi — probablement à cause de la solennité du moment —, ma mère a disposé nos trois chaises en plein milieu de la pièce, devant l'écran. Du coup, nous sommes obligées de baisser la tête — nous n'avons pas le choix si nous ne voulons pas rater le nouveau président.

Nous sommes quand même très impatientes de connaître le résultat de cette élection. Dans l'écran, ils ont l'air d'attendre aussi mais, d'après ma mère, ils font juste semblant :

— Eux, ils savent déjà qui a gagné.

— Et pourquoi ils ne le disent pas, s'ils savent ?

— Ils pourront le dire à vingt heures. Avant, ils n'ont pas le droit.

Dans le poste, les deux journalistes, Jean-Pierre Elkabbach et Étienne Mougeotte, nous font mariner.

— Ils sont combien à savoir et à ne pas le dire ?

— Il doit y avoir pas mal de monde. Les journalistes, les politiques... Ils savent et ils en parlent entre eux. Il y a des gens qui font la fête, déjà. Et il y en a qui pleurent, aussi... Mais pour qu'on l'annonce à l'ensemble des Français, il faut attendre.

Nous, à la Capsulerie, nous sommes avec l'ensemble des Français.

C'est drôle, mais quand Elkabbach apparaît en gros plan, sa cravate sombre a l'air d'avoir été plantée dans les poils marron qui couvrent le plancher. Ce qui ne l'empêche pas de dire *dans quelques secondes, vous allez connaître le nom du président de la République*. C'est imminent. Puis le visage du nouveau président se dessine progressivement sur fond tricolore, l'image se déploie depuis le haut de l'écran jusqu'en bas, on découvre son crâne puis ses yeux, sa bouche et presque la totalité du menton. Mais il en manque un petit bout, quelqu'un à Antenne 2 a mal calculé le coup, on ne voit pas entièrement le bas du menton, si bien que lorsque le visage du président finit d'apparaître, on a l'impression qu'il sort la tête de notre moquette à poils longs, d'une sorte de trappe dont jusqu'à ce

jour nous aurions ignoré l'existence, un trou qu'il y aurait sous la laine peignée : *François Mitterrand est élu président de la République.*

Ma mère et Amalia crient de joie. Moi aussi, du coup. Mais de nous trois, c'est Amalia qui est la plus contente, on dirait que le résultat de l'élection lui a fait oublier sa maladie et la parabole de la dernière marée.

Bientôt, la foule fait irruption sur la moquette — c'est qu'un journaliste s'exprime en direct depuis le siège du Parti socialiste, rue de Solférino. C'est curieux, mais comme les caméras rue de Solférino sont installées en hauteur, surtout celle qui se trouve à l'intérieur du bâtiment, les militants heureux que nous voyons apparaître à l'écran, en plongée, autour du journaliste, ont l'air de nains qui seraient en train d'évoluer à l'étage en dessous. On dirait que de tout petits bonshommes font la fête au huitième, à la Capsulerie — une femme avec de beaux cheveux roux se fraie un passage au milieu de la foule, une autre fume et sourit.

Est-ce que vous avez devant vous un leader ?

Pas de leader en vue rue de Solférino. Dommage.

Alors les journalistes interrogent un autre de leurs collaborateurs, celui qui est au QG de campagne de Valéry Giscard d'Estaing où l'on perçoit *une immense amertume* — elle a dû gagner les lieux il y a un bon moment, l'amertume, mais puisqu'il est plus de vingt heures, on a enfin le droit de le savoir.

— Et si on y allait ?

— Où ça ?

— À la Bastille... Ils ont dit qu'il y aurait une grande fête à la Bastille.

— C'est pas une bonne idée, Amalia. Tu risques de tomber, les gens vont te bousculer... Non, c'est pas raisonnable du tout. Fêtons ça ici, ce sera aussi bien.

Alors ma mère ouvre une bouteille de vin et elle découpe une pizza que nous mangeons devant l'écran, toujours tête baissée.

Tandis que nous attendons l'allocution du nouveau président, ma mère et Amalia parlent de tout ce qui va changer. Rien qu'à évoquer ce qui se prépare, Amalia frissonne, j'ai même cru voir une larme couler sur sa joue.

Il est vingt-deux heures trente quand le nouveau président prend enfin la parole — il s'exprime en direct, depuis la mairie de Château-Chinon.

Il parle bien, Mitterrand. Posément. En plus il sait vraiment mettre le ton, comme dit toujours ma prof de français. Quand il évoque sa victoire, il explique que ce n'est pas seulement la sienne, il dit que c'est aussi *celle de ces femmes, de ces hommes, humbles militants pénétrés d'idéal, qui dans chaque commune de France, dans chaque ville, chaque village, toute leur vie ont espéré ce jour où leur pays viendrait enfin à leur rencontre.*

Quelqu'un à Château-Chinon crie *Ouais !* Et voilà qu'Amalia frissonne encore plus fort qu'avant, elle se met même à trembler franchement. Je crois que c'est cette histoire d'*humbles militants pénétrés d'idéal* qui la fait grelotter ainsi.

Moi aussi, ça m'a fait quelque chose. Mais c'est à l'intérieur — rien à voir avec Amalia qui se trémousse sur sa chaise. J'ai peur qu'avec cette victoire socialiste, devant le spectacle de Château-Chinon, Amalia ne nous fasse une nouvelle poussée de sclérose en plaques. Qu'on la voie soudain enfermée à double tour dans son corps, qu'on ne puisse vraiment rien faire pour la faire sortir du fond de sa cage.

— C'est historique, ils ont raison ! Tout ce qu'il dit... Tu te rends compte ? Va chercher l'appareil photo, vite !

C'est à moi qu'Amalia s'adresse. Alors je me précipite vers le buffet, j'ouvre un des tiroirs, pas celui de la pochette cartonnée, mais un autre, je glisse ma main tout au fond — ça y est, je l'ai — et j'apporte l'appareil à Amalia, aussi vite que je peux.

Ma mère s'étonne :

— Tu vas prendre une photo, Amalia ? Tu vas photographier la télé ?

— Chut !

Sur la moquette, le nouveau président est toujours aussi digne et calme :

— *Ma pensée va en cet instant vers les miens aujourd'hui disparus dont je tiens le simple amour de ma patrie et ma volonté sans faille de la servir.*

Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— C'est quoi, ces *miens aujourd'hui disparus* ?

— Les morts, il parle des morts, Mitterrand. Mais chut !

Il pense vraiment à tout, le nouveau président, même à ceux qui ne sont plus là. Je crois que je l'aime déjà.

Mitterrand lit son texte sereinement. On voit bien qu'il a beaucoup réfléchi à chacun des mots qu'il emploie. Il a dû écrire tout ça il y a longtemps. Bien avant vingt heures. Sans doute bien avant ce 10 mai 1981. Et puis il a belle allure. Il porte un costume clair et de grandes lunettes — il maîtrise parfaitement la situation au-dessus des micros plantés dans la moquette.

Pendant ce temps, entre deux tremblements, Amalia le prend en photo. Ma mère la regarde, inquiète.

— Ça va te coûter une fortune de développer ça. Et puis demain, tu auras de bien meilleures photos dans les journaux.

— Peut-être. Mais là, c'est moi qui les prends, les photos. On le vit, c'est historique. Et on est pile devant, tu comprends...

Derrière son appareil, Amalia semble de plus en plus émue.

Quand Mitterrand dit *des centaines de millions d'hommes sur la terre sauront ce soir que la France est prête à leur parler le langage qu'ils ont appris à aimer d'elle*, je crois que moi aussi, j'en ai frissonné.

— Il parle de la langue française, le président, il va parler en français à des millions de gens sur la terre !

— Mais non, le langage dont il parle, c'est les valeurs. La révolution, les droits de l'homme, tout ça, mais chut ! dit ma mère.

Le langage qu'on a appris à aimer d'elle, ça pourrait bien être le français aussi, pourquoi ce ne serait pas aussi la langue française ? Pourquoi j'aurais mal compris ? En tout cas, révolution ou pas, j'ai l'impression ce soir que Mitterrand me parle. Je n'aurais pas cru, mais depuis la mairie de Château-Chinon, il s'adresse à moi, également.

Là-bas aussi, il y a beaucoup de flashes, ils font comme des éclairs à l'intérieur du poste de télé. Ceux de l'appareil d'Amalia ne font que leur répondre : à la Capsulerie, nous sommes en phase avec Château-Chinon.

— On ne verra rien, arrête, tu gâches ta pellicule. C'est ridicule de prendre en photo une télé allumée.

Mais, bien qu'elle tremble de plus en plus fort, Amalia va jusqu'au bout, elle prend jusqu'à la dernière photo de son rouleau de trente-six poses.

Quand il a fini de parler, je vais chercher un paquet de mouchoirs en papier pour Amalia et un autre pour moi. C'est qu'entre les humbles militants, l'idéal et le langage de la France, même si ma mère dit que je n'ai pas bien compris, nous avons toutes les deux fini par pleurer pour de bon.

— Il ne faut pas exagérer, il n'y a pas de quoi se mettre dans un état pareil. Au fond, c'est juste un social-démocrate... Changement,

changement... on verra bien.

Je ne sais pas trop ce que ma mère entend par là. Elle a l'air contente pourtant, mais contrairement à Amalia et à moi, elle se contrôle, elle. Comme Mitterrand, en somme.

Puis tout à coup, elle lance à Amalia :

— Toi qui voulais aller fêter ça, regarde un peu dehors !

À la Capsulerie, il tombait des trombes d'eau, c'était même l'orage.

À la Bastille, on avait sans doute cessé de danser.

Depuis longtemps, déjà.

Au bout des doigts

Parmi ses photos du 10 mai 1981, Amalia en a choisi une qu'elle a collée à l'aide de deux petits bouts de scotch sur le mur, juste au-dessus du buffet. Elle ressemble à toutes celles qu'elle a prises ce soir-là. Devant les micros, on devine la silhouette présidentielle. Mais autour de la figure blanche et floue, il n'y a rien : ni les personnes qui se trouvaient autour du nouveau président et que je me souviens avoir vues dans l'écran collé contre le mur, ni notre pièce à la Capsulerie. Pas même la moquette à poils longs sur laquelle le buste de François Mitterrand était pourtant posé durant son allocution. Entre les flashes qui crépitaient à la mairie de Château-Chinon, ceux de l'appareil qui s'écrasaient en rafale sur le petit poste de télévision et la houle tremblante où Amalia s'est démenée, ce soir-là, entre maladie et émotion, les photos qu'elle a prises ont beau être historiques, elles restent très énigmatiques. En les découvrant, ma mère s'est écriée *Mais on dirait de l'art contemporain !* Dans un grand amas de lumière, j'arrive à retrouver le contour des lunettes de Mitterrand. L'antenne dépliée en angle aigu, je crois. Peut-être, me semble-t-il, quelques-uns des micros plantés dans le sol. Mais même les yeux, derrière la monture sombre que je vois pourtant de mieux en mieux à force d'examiner le cliché, restent invisibles — ils sont noyés dans un épais brouillard. On parvient toutefois à deviner les sourcils du tout nouveau président

— mais ils sont arc-boutés sur le vide. Elles font vraiment peur, ces images. On dirait l’allocution d’un fantôme. La conférence d’un spectre. Pourtant nous gardons toutes ces photos précieusement, bien rangées dans leur pochette, dans un des tiroirs du buffet. Car Amalia a raison : non seulement elles sont historiques mais personne n’a les mêmes.

Ce lundi, en rentrant du collège, j'ai reçu une nouvelle lettre de mon père. Une lettre que j'ai dû lire six ou sept fois, tant j'ai eu du mal à croire à ce qu'il avait écrit dans les toutes dernières lignes. Je vois encore ces mots si étranges : *Il se pourrait que j'obtienne une liberté conditionnelle, j'ai bon espoir*. Puis mon père a ajouté cette phrase, que j'ai lue et relue à de nombreuses reprises, aussi : *Prie pour moi*.

Ma mère a également reçu une lettre de lui. Je l'ai trouvée en même temps que la mienne, au fond de la boîte de métal où je farfouille chaque jour, cachée sous des prospectus. Il n'arrive pas souvent que mon père lui écrive — c'est pour ça qu'avant même d'ouvrir l'enveloppe à mon nom, j'ai compris que ma lettre contenait quelque chose de particulier, puisqu'il avait aussi écrit cette autre, pour elle. Il les a sans doute rédigées le même jour, à quelques minutes d'intervalle, peut-être.

C'est vrai, tout de suite, j'ai su qu'il y avait du nouveau — mais je n'avais pas imaginé une annonce pareille. Pas plus ce lundi qu'un autre jour.

En fait, je ne savais même pas que ça pouvait arriver.

Ça fait tellement longtemps que mon père est enfermé. Et j'ai si souvent entendu parler de la chance qu'il a d'être prisonnier politique alors que tant d'autres ont disparu ou ont été assassinés. Sa libération ?

Quand j'ai découvert ces mots — *il se pourrait que j'obtienne une liberté conditionnelle* —, à peine arrivés au bout de cette phrase, mes yeux ont rebroussé chemin, tant ce que je venais de lire me semblait irréel. Je voulais m'assurer que c'était bien ce que mon père avait écrit, alors j'ai repris ma lecture, comme Amalia l'avait fait avec ses

analyses — au même endroit, quelques semaines plus tôt, devant nos tours bleues.

Mais ce lundi, lorsque j'ai voulu relire, moi, je n'ai vu sur le papier que des caractères incompréhensibles. Sous mes yeux, tout à coup, il n'y avait que des dessins, des barres et des boucles que je ne savais plus déchiffrer. Il m'a fallu attendre un long moment pour que les traits redeviennent des lettres. Davantage encore pour que ces lettres forment à nouveau des syllabes, puis des mots qui avaient l'air d'avoir un sens : *il se pourrait que j'obtienne une liberté conditionnelle*. Oui — c'était bien ce qui était écrit.

Depuis longtemps déjà, il y a quelque chose que je sais sans savoir, quelque chose que j'ai appris et reconstitué par bribes, ces dernières années : au moment où mon père a été arrêté, il y a plus de six ans, mes parents étaient en train de se séparer. Voilà pourquoi c'est à moi que mon père écrit toutes les semaines. Et presque jamais à ma mère. Parfois, il me pose des questions à son sujet — mais entre eux, ils ne correspondent presque pas.

J'ignore si dans la lettre qu'il lui a adressée, il lui demande aussi de prier. Mais j'ai tout de suite su qu'il lui annonçait la même chose qu'à moi, cette possible *libération conditionnelle*.

En attendant que ma mère revienne du travail, j'ai tourné et retourné dans ma main l'enveloppe que mon père lui avait adressée. J'ai relu le nom de l'expéditeur, celui du destinataire. Oui — c'était bien elle et c'était bien lui. J'ai comparé les timbres et le cachet de la poste. Elles avaient été envoyées en même temps. Mais laquelle des deux avait-il écrite en premier ? Et cachetée — était-ce la même ? J'ai examiné l'enveloppe fermée et celle que j'avais ouverte, à la recherche d'un indice — en vain. Puis j'ai posé la lettre de ma mère sur la table en attendant qu'elle revienne du travail, qu'elle la lise et qu'elle m'explique ce qu'elle comprenait à tout ça. J'avais hâte — je tournais autour de la table, les yeux rivés sur le réveil que j'étais allée chercher dans ma chambre pour le poser exactement à côté de l'enveloppe fermée.

Elle en mettait, du temps.

Pas plus que d'habitude, peut-être. Mais là, il fallait qu'elle revienne — et vite.

Dès que ma mère a pénétré dans l'appartement, je lui ai tendu la lettre sans prononcer un mot et suis restée devant elle, à la regarder. À me voir ainsi l'interroger des yeux, elle a deviné qu'il se passait quelque chose d'important, que j'avais besoin qu'elle lise — et tout de suite. Alors, avant d'enlever son manteau, elle a déchiré l'enveloppe et a lu en silence, devant moi.

Elle avait à peine fini que je lui demandais déjà :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il se pourrait qu'on le libère. Il pourrait avoir une liberté conditionnelle.

— C'est quoi, ça ?

— Ça veut dire qu'il va peut-être sortir de prison. Mais si ça arrive, il sera surveillé. Obligé de dire où il habite, de se présenter

de temps en temps à la police, des choses dans le genre... Il serait un peu libre, mais pas tout à fait.

Puis ma mère a posé son manteau et elle s'est assise.

Je me suis installée juste en face d'elle — peut-être allait-elle en dire un peu plus sur cette histoire de liberté et de conditions ? Autour de la table, chacune de nous relisait sa lettre — même si la mienne, je la connaissais presque par cœur, déjà. Mais j'avais beau l'avoir lue et relue, les phrases de la fin étaient toujours aussi étranges.

— Ça peut vraiment arriver, cette liberté-là ? Conditionnelle ? C'est vrai ?

— Durant toutes ces années, il n'en a jamais été question. S'il en parle, c'est que quelque chose a changé. J'ai l'impression que ça bouge.

Au centre de la table, je regardais tourner la trotteuse de mon réveil — il me semblait qu'elle faisait beaucoup plus de bruit que d'habitude. Chaque fois que la petite aiguille passait au-dessus du douze, au moment où elle s'apprêtait à franchir le seuil d'une nouvelle minute, on entendait un clic étrange, comme si une toute petite vis venait de tomber derrière le cadran, une minuscule pièce métallique que le mécanisme aurait crachée. J'ai eu peur que mon réveil soit en train de partir en morceaux. Du coup je l'ai fixé, un bon moment. La trotteuse, surtout — j'imaginais qu'elle allait bientôt se séparer des deux grandes aiguilles pour tomber en bas du cadran et rester coincée de l'autre côté de la vitre. Mais la petite trotteuse a continué à tourner, imperturbable. Malgré les cliquetis, le réveil tenait le coup.

Avant de me coucher, ce soir, je veux essayer de prier, puisque mon père me l'a demandé.

Derrière moi, Amalia est endormie, depuis longtemps déjà. Ces derniers temps, elle semble plus fatiguée encore que d'habitude. J'ignore si c'est parce qu'elle se remet de sa dernière poussée ou parce qu'une nouvelle crise approche — en tout cas, le soir, elle s'éteint plus qu'elle ne s'endort, de manière toujours plus soudaine.

Mais son sommeil est très profond. Je sais que si je reste là, dans le salon, à marmonner près de la baie vitrée, je ne la réveillerai pas. Depuis ma chambre, on ne voit pas bien les tours — or j'aime bien leur présence bleutée, les lumières des voitures et des échangeurs, cette nuit qui n'en est jamais une m'apaise. Je ne sais pas très bien comment m'y prendre pour prier, mais je sais que c'est à cet endroit qu'il faut que je tente la chose, exactement devant ma boussole du bord de l'autoroute.

Tandis que je regarde les lumières de la Capsulerie, je cherche dans ma mémoire tout ce que je peux savoir côté divinité. J'essaie d'abord de retrouver les prières que j'ai apprises en Argentine, quand j'allais à l'école chez les bonnes sœurs, du temps où nous vivions dans la maison aux lapins. Il m'en reste, je crois, un bout d'*Ave Maria*.

Mais je devrais être capable de repêcher autre chose dans ma mémoire.

Il y a encore tout ce que récitait mon arrière-grand-mère quand elle faisait glisser entre le pouce et l'index les grains de son chapelet.

Tout ce qu'elle lisait à voix haute, aussi, assise au bord de son lit, la Bible ouverte sur les genoux, et moi qui l'espionnais par la porte entrebâillée. De quoi je me souviens ?

Je peux en retrouver des bribes. Ce sont des fragments minuscules, mais je prends quand même. Tout me va. Ça a beau être de toutes petites choses saintes, des miettes divines — peu importe, je ramasse tout. *Je vous salue Marie, pleine de grâce.* Soudain les mots se bousculent, je les coude les uns aux autres, devant Ponant et Levant. Les doigts posés sur la grande vitre du salon, ma prière est faite de tout ce que j'arrive à attraper. En espagnol, d'abord, avant d'essayer de le dire en français. *Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous* — ce sont des prières mélangées, des machins bibliques. Avec mes petits débris sacrés, je fais un patchwork. *Car j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli*, il n'y a pas de raison pour que ça n'aille pas ensemble, tout est saint là-dedans, ces mots parlent de nous et du monde. Alors je continue à bricoler, *puisqu'il s'attache à moi, je le délivre, je le défends, car il connaît mon nom.* Il vient d'où, ce bout-là ? Je l'ignore mais, soudain, c'est troublant. Je marmonne tous les trucs saints qui me tombent sous la main, et voilà que, par hasard, ce sont exactement les mots qu'il faut. Alors je les répète immédiatement, *puisqu'il s'attache à moi, je le délivre, je le défends, car il connaît mon nom.* Si ça pouvait être vrai.

Mais je ne veux pas m'en tenir là, alors je fouille encore dans mes souvenirs. C'est que j'ai vraiment besoin qu'ils rappellent. Dans l'ordre où ils voudront, mais qu'ils nous viennent, tous, en aide — le Fils, Moïse et sainte Rita. Dans la lumière poussiéreuse des deux tours, j'essaie de les imaginer. Je ne vois personne, mais je les appelle, du coup c'est comme s'ils étaient là. Ma prière se met à ressembler à une ronde, elle tourne comme une toupie et m'entraîne avec elle, *ils te porteront sur leurs mains et ton pied ne heurtera pas la pierre.* Alors je me souviens de la bassine dans laquelle un jour, il y a longtemps, une femme m'a baptisée — je suis sûre qu'ils étaient tous

descendus là, dans le récipient sale et rouillé qui servait d'habitude à laver les torchons et où j'ai reçu mon premier baptême, au fond d'une petite cuisine aux volets clos. Le Père, saint Antoine et Isaïe. Pourquoi me feraient-ils faux bond à la Capsulerie, saint Christophe, les mystères et l'Esprit Saint ? S'ils ont trouvé le moyen d'aller jusqu'à moi, là-bas, à La Plata. S'ils ont su se glisser au bout des doigts d'une femme, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne viennent pas m'écouter ici, pile devant les échangeurs et les tours bleues. *Son pied ne heurtera pas la pierre*, voilà. Et *hosanna*. Sans oublier *amen*, puisque c'est ce qu'on dit toujours, à la fin.

OceanofPDF.com

« *A Spanish breakfast* »

Mais l'été est déjà revenu. Et nous voilà très loin de la Capsulerie. Toutes les trois — Amalia, ma mère et moi.

Quand, il y a quelques semaines, nous avons appris que nous allions partir en voyage, ça a quand même été une sacrée surprise.

Regardez un peu, a dit ma mère en sortant de son sac une enveloppe dont elle a aussitôt tiré un trousseau de clés qu'elle s'est mise à brandir au-dessus de sa tête avec des airs de magicienne qui vient de réussir un tour. Elle les faisait tinter comme si elle tenait au bout des doigts une grappe de grelots enchantés. Puis elle a tiré de la même enveloppe une feuille cartonnée où on pouvait lire une adresse et quelques indications tracées à l'encre verte, avant de reprendre le trousseau et de l'agiter de nouveau, heureuse de nous avertir par un tintement cristallin que nous allions bientôt passer à autre chose. *Et c'est parti pour le sud !*

C'est Clara qui lui avait donné tout ça — non pas ma copine blonde du collège Travail, mais une autre Clara, une dame argentine qu'Amalia et ma mère voient de temps en temps et qui a pris l'habitude de nous aider. Avec son mari, Jorge, ils sont en France depuis très longtemps. Et ils se sont drôlement bien débrouillés, comme ma mère et Amalia disent toujours. Du coup, ils nous donnent des choses qui sont de trop chez eux et dont nous pourrions avoir besoin. Depuis le dernier sac à main de ma mère jusqu'à notre nouvelle et pourtant vieille théière à fleurs — si on ne les a pas dénichés chez Emmaüs, c'est que ça nous vient de Jorge et Clara. Mais là, vraiment...! Ma mère venait de sortir de son sac les clés de nos premières vacances à trois.

J'avais déjà entendu parler du petit appartement que Clara et Jorge avaient en Espagne, au bord de la mer. *C'est tout près d'Alicante, dans un endroit qui s'appelle Benidorm* — et voilà que depuis plus d'une semaine nous y sommes. Leur repaire était donc ici, devant cette plage — à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de nos têtes.

Ces clés et cette enveloppe nous ont valu un soir de fête devant Les Mercuriales — non seulement parce que nous allions avoir des vacances loin de Gallieni et des échangeurs, mais parce qu'en plus, après tout ce temps, nous allions parler espagnol avec d'autres. C'est ce que nous nous sommes immédiatement dit. Même moi, j'étais contente à cette idée. À condition que ça ne dure qu'un temps. En attendant de retrouver la langue française dont j'ai tant besoin, l'idée de parler de nouveau espagnol avec des gens que nous ne connaissons pas — en dehors de l'étrange famille que nous formons toutes les trois et des Argentins qui viennent parfois nous voir dans notre presque Paris du bord de l'autoroute — me faisait assez plaisir, j'avoue.

Ça nous fait rire, à présent que nous connaissons Benidorm.

Il y a deux jours, j'ai quand même parlé en espagnol au marchand de glaces. *Para mí, frambuesa y limón*. Et hier, ma mère a réussi à échanger quelques mots avec le vendeur de souvenirs et de cartes postales qui se trouve au coin de la rue — et qui a eu l'air bien surpris. Car ici, très peu de gens parlent espagnol. Sur la plage, il y a surtout des Hollandais et des Allemands qui passent pas mal de temps à s'enduire les uns les autres de crème solaire et à faire des commentaires sur leurs sandales et leurs bobs, on dirait. Quand ils ne se racontent pas des blagues qui les font se tordre de rire. Il y a

aussi des Anglais — beaucoup, beaucoup d'Anglais. *C'est Liverpool-Plage !* a dit Amalia en découvrant Benidorm.

L'appartement de Clara et Jorge se trouve dans un immeuble qui est plus haut encore que notre tour habituelle.

Quand on approche de la porte d'entrée, pour peu qu'on reste les yeux rivés au béton et aux montants métalliques, on pourrait se croire du côté de la Capsulerie — sauf qu'ici il fait très chaud et qu'à quelques mètres du béton il y a une plage de sable fin dont on ne voit pas le bout. Depuis le balcon du quinzième étage où nous dormons, les parasols ont l'air de fleurs plantées dans un champ ouvert que le soleil aurait définitivement jauni, des fleurs qui auraient réussi à éclore dans un terrain desséché.

L'appartement de Benidorm est tout petit. Minuscule, même. Il consiste en une seule pièce avec un coin cuisine, donnant, comme à Bagnolet, sur un balcon gris. Mais le béton de Benidorm est beaucoup plus clair que celui de la Capsulerie — à moins que ce soit une impression, l'effet du soleil qui tape sur le balcon à longueur de journée et dont nous sommes si proches, ici, bien plus que lorsque nous nous perchons sur notre promontoire habituel. Dans la pièce unique, il y a deux petits lits et un matelas en mousse que l'on a sorti d'un placard et où je dors, moi. Plus une table carrée, collée contre le mur, et quatre chaises pliantes, exactement à l'opposé du balcon — plein ciel.

Par chance, nous avons eu l'idée de prendre avec nous des cartes à jouer et quelques livres que nous avons installés sur les étagères aussi blanches que vides du petit appartement. Mais j'ai laissé le *Petit Robert* à Bagnolet — *tu ne vas quand même pas prendre ce gros dictionnaire pour un voyage si court*, a dit ma mère au moment où je faisais mes bagages. Alors il est resté dans l'autre tour, celle du bord de l'autoroute.

Depuis que nous sommes ici, le soir, après le dîner, nous jouons à la canasta. Mais nous faisons juste une partie. Quelle que soit la gagnante, nous repoussons toujours la revanche au lendemain. Du coup, c'est comme si on ne jouait jamais la revanche, comme si, chaque soir, on reprenait tout à zéro. Mais c'est qu'Amalia n'est pas en état de faire deux parties consécutives — après notre canasta du soir, elle se couche sans tarder dans le petit lit qu'elle s'est choisi. Chaque fois plus tôt, me semble-t-il.

Ma mère et moi, nous veillons une bonne heure après le coucher d'Amalia, parfois même davantage. Dès qu'elle dort, ma mère rassemble les cartes dont elle ôte les jokers puis elle les mélange longuement avant de commencer sa séance quotidienne de réussites. Tandis que je la regarde faire, en silence, car il ne faut pas troubler le sommeil d'Amalia.

Depuis quelque temps, ma mère consacre la fin de ses soirées à mélanger les cartes de deux jeux complets pour les classer de nouveau, par couleurs et en ordre croissant, de l'as jusqu'au roi, suivant des règles très particulières. Elle appelle cette séquence quotidienne l'heure du *solitario*, mais le mot *réussite*, en français, me semble correspondre davantage à la vision qu'elle a de la chose. C'est que, depuis qu'elle a cette manie, elle ne se couche jamais avant d'en être venue à bout.

Quand elle y parvient du premier coup, elle voit là un bon présage — un signe capable d'agir comme une sorte de baume, aussi, un truc qui l'apaise et dont elle partage avec moi les effets bienfaisants. Car ma mère ne se livre jamais à ses *solitarios* en solitaire, je suis toujours d'on ne peut plus près l'avancement des opérations. Plus encore depuis que nous sommes à Benidorm. Ici, autour de la table collée contre le mur, à quelques centimètres à

peine du sommeil d'Amalia, aucun des gestes de ma mère ne peut m'échapper.

Quand les cartes lui résistent, en revanche, ça l'inquiète — elle n'aime pas ça du tout, même. Il faut dire que moi non plus, je ne vois pas la chose d'un très bon œil. Mais je ne m'en fais pas trop car, si la réussite coince, je sais d'avance que ma mère va jouer les prolongations. Recommencer jusqu'à ce que les cartes se rendent. Toutes autant qu'elles sont, de l'as jusqu'au roi. Cœur, pique, carreau et trèfle — au complet. Ce qui finit toujours par avoir lieu. Au bout du compte, cette affaire de bon présage, c'est juste une question de temps.

Hier soir, pourtant, elle a eu drôlement de mal. Six fois de suite, les cartes lui ont tenu tête. Elle butait, surtout côté cœur. Mais, comme d'habitude, ma mère s'est accrochée. Ce n'est qu'au bout de la deuxième heure qu'elle a réussi — quand j'ai vu huit petits tas alignés les uns à côté des autres, j'ai compris que nous pouvions enfin aller nous coucher. Alors, j'ai eu envie de lui demander quelque chose — mais je ne l'ai pas fait tout de suite, car ma mère s'est acharnée sur les cartes jusque tard dans la nuit, Amalia dormait depuis très longtemps déjà quand la réussite de ma mère a enfin réussi. Ce n'est que ce matin que je lui ai posé ma question, au réveil : *Je voulais savoir... En français, on dit aussi « patience ». « Faire une réussite » ou « faire une patience », c'est la même chose — j'en suis sûre, c'est dans Le Petit Robert. Est-ce qu'on le dit aussi en espagnol — una paciencia, on peut l'appeler comme ça, ce jeu ?*

— Non, pas que je sache. On dit *solitario* et rien d'autre. Réussite, patience... L'espagnol et le français ont des manières très différentes de voir la chose. Mais les deux langues ont raison, quand on y pense.

Voilà ce que ma mère a dit.

Amalia essayait de s'extraire de son petit lit. Ses jambes tremblaient autant que ses mains sur lesquelles elle prenait appui pour se relever. Ma mère et moi nous sommes mises à la regarder mais nous n'avons rien fait — nous avons pris l'habitude de n'intervenir qu'en cas de danger ou lorsqu'elle le demande, autrement Amalia se vexe. Visiblement, elle voulait qu'on continue à parler des réussites et des mots, ça l'agaçait qu'on la regarde peiner ainsi, alors elle a lancé, sur un ton amusé :

— *Vos siempre con el Robertito.*

L'élan de sa phrase a dû l'aider, voilà qu'elle était enfin debout. Nous étions soulagées, nous pouvions continuer à parler comme si nous n'avions rien remarqué.

— *Robertito*, c'est presque mieux que *Petit Robert*, non ? Plus attachant.

Elle sait bien, Amalia, que ça m'amuse qu'on l'appelle comme ça, mon dictionnaire. *Robertito* : on dirait que c'est vraiment quelqu'un.

Peut-être est-ce parce qu'il n'est pas avec moi, mais depuis que nous sommes à Benidorm, je pense souvent à mon *Petit Robert*. À tout ce que j'y ai appris, à tout ce qu'il me reste encore à y découvrir. Je serais incapable de vivre sans lui. Il me manque depuis que nous sommes ici. Comme une vraie personne, au fond — c'est vrai. Il mérite que je l'appelle définitivement comme ça : *mi Robertito*.

Après ces histoires de patience et de réussite solitaire, nous sommes descendues prendre un petit déjeuner dans le café qui se trouve au pied de notre tour du bord de mer.

— *Do you want an English breakfast ?*

— *Please, a Spanish breakfast for us.*

Nous étions assises à côté d'un juke-box — chaque table ici a le sien. Alors ma mère a proposé qu'on choisisse des chansons à tour de rôle en attendant nos trois *Spanish breakfasts*.

C'est ma mère qui a commencé. Elle a mis une pièce dans le juke-box et elle a dit *Tiens, puisque nous sommes à Liverpool-Plage. Et en sa mémoire...* Elle venait de choisir *Starting Over* de John Lennon — ça tombait bien, j'adore cette chanson. Du coup, je lui ai demandé de m'expliquer les paroles. Ma mère a dit *attends, on l'écoute d'abord*, tout en prenant une serviette en papier qu'elle a arrachée à un distributeur en plastique posé sur la table. Elle a pris quelques notes — mais rien que le début de la chanson. *Après ça va trop vite, mais le début, c'est déjà ça.*

Sur la petite serviette, je l'ai vue écrire des mots en anglais, ça faisait : *Our life together is so precious together, we have grown, we have grown, although our love is still special, let's take our chance and fly away, somewhere alone.* Mais elle savait que je ne comprenais pas bien à cause de l'allemand qu'elle a voulu que je prenne en première langue, alors, sans que j'aie eu besoin de le lui demander, elle a ajouté *Laisse-moi écouter, on traduira après.*

Notre petit déjeuner est arrivé pile à la fin de la chanson — *two coffees and a chocolate for you, little girl.* Puis ma mère et Amalia m'ont traduit, en espagnol, les paroles de la chanson de Lennon. Mais rien que le début. Quand ça parle de cette vie qu'on aime même si elle est bizarre. Du temps qui file et nous fait changer.

Grandir, qu'il dit. Mais on pourrait essayer de s'envoler, il n'y a pas de raison pour qu'on ne tente pas le coup.

Le début de la chanson ressemble un peu à ça — en tout cas, c'est ce que j'en ai compris. Et j'ai trouvé que c'était drôlement beau. Peut-être parce que j'ai pensé que ce qu'elles avaient traduit parlait un peu de nous, au fond. Quand je m'en suis aperçue, je crois que j'ai eu envie de pleurer.

Puis je me suis demandé si c'est toujours comme ça, quand on aime une chanson — est-ce qu'on a toujours l'impression qu'elle a été écrite rien que pour nous ? Que c'est beaucoup plus qu'une chanson — que c'est un bout de lettre, en vérité. Une lettre qu'on croirait lire au fond de son lit pour peu qu'en l'écoutant on plisse légèrement les yeux.

C'était à mon tour, pour le juke-box.

Moi, je voulais choisir une chanson en espagnol — je n'avais pas envie de me tromper, surtout, je voulais être certaine qu'elle me plairait vraiment. Mais dans la machine, je ne connaissais presque aucun titre. On dirait que les chansons argentines ne sont pas arrivées jusqu'aux juke-box de Benidorm. En fait, il y en avait une seule que j'étais sûre d'aimer. Une chanson d'ici que j'avais connue là-bas, *Por qué te vas*. Je crois que j'étais encore à La Plata quand je l'ai écoutée pour la première fois. Je crois même que ça remonte à très loin. C'est pour tout ça que j'ai appuyé sur le bouton.

Mais elle a duré très peu de temps, ma chanson.

Alors, je me suis demandé si c'est toujours comme ça quand on aime beaucoup une chanson — est-ce qu'on a toujours l'impression qu'on n'a pas su en profiter, qu'on l'a bêtement laissée filer ? Quand on aime vraiment, est-ce qu'on finit toujours par des regrets ?

Mais je n'avais pas trop envie de penser à ça, c'était encore plus triste que de savoir ma chanson finie. Du coup, j'ai passé la main :

— À toi, Amalia. C'est à ton tour maintenant.

OceanofPDF.com

Araignée

Nous venions à peine de retrouver la Capsulerie lorsqu'il y a eu ce coup de fil.

Parfois j'ai l'impression qu'il a suffi que nous franchissions la porte d'entrée pour que le téléphone sonne. À moins que le signal n'ait été donné par la clé glissée dans le trou de la serrure — que le cliquetis métallique ou l'ouverture du verrou aient fait retentir la sonnerie pour que tout le reste, à partir de là, s'enchaîne dans un mouvement continu. Sans pause ni respiration, comme ces dominos qui tombent les uns derrière les autres.

Mais il se pourrait bien que les choses se soient passées autrement. Que nous ayons eu le temps de poser nos sacs sur notre moquette présidentielle avant de défaire nos bagages. Peut-être même de lancer une machine à laver et de ranger les cartes à jouer et leurs bons présages dans un des tiroirs du buffet.

Je ne sais plus, en vérité.

Si ces scènes et ces gestes ont existé, ce qui a suivi les a effacés.

Quelle heure était-il ? Je n'en sais rien.

Puis-je préciser au moins si c'était le soir ou bien l'après-midi ?

Dehors, il faisait encore jour, de cela je suis sûre. C'était le soir, je suppose. La lumière que j'ai en mémoire et que je vois encore inondant le salon et baignant Les Mercuriales tirait vers l'ocre orangé, ce qui me laisse penser que c'était la tombée du jour.

Peu importe.

En tout cas, voilà que le téléphone sonne et que ma mère répond. On appelle d'Argentine. Je m'approche, je comprends immédiatement que c'est important. C'est mon grand-père, il appelle de La Plata. La communication est assez brève. Bientôt ma mère raccroche. Elle se tourne vers moi, elle me regarde quelques instants en silence puis elle dit, très exactement :

— On vient de libérer ton père.

Elle n'a rien dit d'autre.

C'est en tout cas ce dont je crois me souvenir aujourd'hui.

Si elle a ajouté quelque chose, ces mots-là n'ont plus de place dans ma mémoire. Ce qui est venu après les a emportés.

J'ai beau me concentrer sur cette scène, faire de grands efforts, même, ce dont je me souviens, ensuite, n'est rien d'autre qu'un blanc. Un intervalle vide — épais et solide, pourtant. Dur comme du roc.

À cet endroit et à cet instant, on a soudainement éteint la lumière et le cours du temps pour moi s'est arrêté. À moins que je n'aie été percutée de plein fouet, fauchée — oui, mais par quoi ? Ce qui est certain, c'est que, dans ma tête, il y a eu comme une coupure de courant. Une panne. Quelque chose qui ressemble à une cassure.

Quand je me réveille — car c'est bien d'un réveil qu'il s'agit, d'une sorte de retour à la Capsulerie —, je suis en larmes.

Mais c'est bien plus que ça.

Ces pleurs, c'est un vrai déluge. Et je suis dedans. Dépassée et perdue.

Les larmes viennent de moi, pourtant. En partie, en tout cas. Ce qui ne les empêche pas de m'emporter — mes pleurs alimentent des flots d'une puissance inouïe.

Là-dedans, j'essaie vaguement de me débattre. Mais la tentative est vaine, parfaitement dérisoire, je le sais. Le torrent de larmes est bien plus fort que moi. Et je ne vois vraiment pas à quoi je pourrais m'agripper pour tenter de prendre appui et résister au courant. Rien ne dépasse à la surface de l'eau.

Je suis en train de me noyer. Et j'ai honte. J'éprouve une honte infinie au plus fort de la noyade.

Et si c'était la honte qui me faisait couler ainsi ?

Car, je le sais bien, je ne devrais pas être au milieu de toute cette eau, submergée et impuissante. Je devrais me trouver sur la terre ferme. Danser puis crier de joie avant de sauter au cou de ma mère. Dans cet ordre ou dans un autre, peu importe — mais je le sais pertinemment, c'est ce que je devrais faire. Ou bien tourner sur moi-même comme une toupie devenue folle, jusqu'à tomber les fesses sur le sol — non pas fauchée, non, mais ivre de bonheur dans la lumière ocre du soleil couchant.

Ce qui m'arrive me glace.

Je me noie dans des flots de larmes. J'ai honte. Et je suis effrayée.

Soudain, je vois que ma mère approche. On dirait qu'elle cherche à me prendre dans ses bras. Elle veut sans doute me tirer de l'eau. Mais d'un geste de la main, je la repousse. Je ne veux pas qu'elle me touche — surtout pas, oh non, qu'elle me laisse ! Je n'ai aucune envie de sentir son corps près du mien, je veux être seule. Je ne comprends rien à ce que je fais. Comme je ne comprends rien au torrent de larmes — je ne maîtrise plus rien.

Alors ma mère essaie de mettre des mots sur ce qui m'arrive — j'ignore si c'est pour tenter de me rassurer ou pour se rassurer, elle. Je comprends que ma noyade l'effraie, tout comme elle m'effraie, moi.

— C'est l'émotion. Trop d'émotion d'un coup.

L'explication de ma mère fait redoubler mes pleurs. Je respire avec peine à présent, entre deux sanglots, j'arrive tout juste à sortir la tête de l'eau. Je suis incapable de proférer un son et même de crier. Ma gorge est dure comme du granit.

— Tu es contente. Mais c'est trop de joie en même temps.

À l'autre bout de la pièce, je sens les yeux d'Amalia posés sur moi. Elle est d'abord figée, parfaitement immobile. Puis elle a un mouvement de recul. Elle sait sans doute qu'elle ne peut rien faire. Mon père vient d'être libéré après avoir passé six ans et demi en prison, et devant les tours bleues voilà que je sombre. Qu'aurait-elle pu dire ? Quel mot, quel geste ajouter ? Je la vois faire deux pas en arrière avant de se retirer — inquiète et chancelante.

C'est parce que tu es contente — j'entends encore ces mots de ma mère, en boucle.

Mais je sais très bien que je ne pleure pas seulement de joie.

Je pleure tout ce que je n'ai pas pleuré avant.

Je pleure la peur aussi bien que l'attente. Je pleure tout ce qui s'est passé là-bas. Je pleure pour nous mais aussi pour tous les autres. Pour tout ce que je sais et pour ce que j'ignore encore.

C'est une citerne qui s'est soudain déversée sur moi. L'immense réservoir que j'ai rempli durant des années, l'air de rien. Comme un écureuil qui stocke des noisettes dans sa cachette, pour plus tard. Seulement, dans ma cachette à moi, ce n'étaient pas des noisettes qu'il y avait, mais des litres et des litres de larmes.

Mon père est libre et voilà que des vannes ont cédé. D'un coup.

*

Quelques semaines après, c'est lui qui téléphone.

Il est à Rio. La liberté conditionnelle l'a terriblement angoissé, alors il a quitté l'Argentine, clandestinement. Il craignait d'être assassiné. Il a eu peur d'un accident bizarre comme il y en a, parfois, là-bas. Ces promeneurs qui s'égarent, ces noyés qui savaient pourtant si bien nager, ces étranges suicidés — il a eu peur d'en faire partie. Il a fui la liberté sous conditions et il va bientôt nous rejoindre. Nous parlons avec lui à tour de rôle, nous passant, ma mère et moi, plusieurs fois le combiné. Je n'arrive pas à dire grand-chose, j'ai surtout un sentiment d'étrangeté. Je reconnais sa voix, pourtant. Mais je sens aussi qu'elle vient de très loin. C'est une voix d'avant le déluge.

Cependant, cette fois, je ne pleure pas. J'arrive à être contente. Heureuse, même, sur la terre ferme. J'arrive à le dire à mon père — *¡ Qué hermosa noticia !* — et à sentir à quel point c'est vrai, bien après avoir raccroché. Ma mère le voit et elle est soulagée. Alors, elle ose enfin me dire ce que ma crise de larmes l'a empêchée de formuler durant de longs jours :

— Tu sais que nous ne vivrons plus ensemble, n'est-ce pas ?
— Oui, je sais.
— Ce sont des histoires d'adultes. C'est comme ça... Mais ne t'inquiète pas pour lui, nous trouverons une solution.

*

Ça y est. L'avion dans lequel se trouve mon père va atterrir d'ici quelques minutes.

C'est beau, Roissy.

Je suis arrivée dans ce même aéroport, il y a deux ans et demi, déjà — je m'en souviens. Comme je me souviens des tubes transparents qui se croisent au cœur de l'aérogare. Dès que je les ai vus, je les ai aimés — dedans, on se croirait en orbite dans une station spatiale. Ou très loin dans le temps, comme si le futur était déjà là. On a beau savoir qu'il n'en est rien, qu'on est resté sur la planète de toujours, qu'on s'est tout juste contenté de voyager un peu, dans les tubes de Roissy on peut oublier tout ça ou du moins faire semblant — c'est bien pour cette raison que je les aime autant. Mais tandis que nous attendons mon père, je les cherche, en vain. Je suis inquiète ou déçue, je ne sais plus très bien. Un peu les deux à la fois, je crois.

— Ils sont où, maman ? Les tuyaux transparents, tu sais ? Avec les tapis roulants à l'intérieur... On les a retirés ?

— Non... Ils sont toujours là. Seulement, d'ici, on ne les voit pas. C'est bien dommage.

Mais ce n'est pas grave.

Je les connais déjà, alors je peux les imaginer.

Ces tuyaux, on dirait des tentacules, je le sais bien. Ou les pattes en désordre d'une immense araignée.

Il se peut que mon père soit déjà en train d'avancer à l'intérieur de l'une de ces pattes. À cet instant, des voyageurs passent peut-être au-dessus de sa tête, dans leur tube à eux. D'autres, à côté. Ou bien en dessous. C'est un tel méli-mélo, les tuyaux de Roissy ! On glisse les uns à côté des autres sans pouvoir se toucher, chacun reste enfermé dans son tube translucide. Mais on peut se voir, et c'est ce qui est amusant. Pense-t-il à faire un signe de la main à ses camarades d'orbite, rien qu'un petit coucou, au passage ? Ou regarde-t-il droit devant lui, se disant qu'il est grand temps de quitter sa mygale ?

Ça y est, je le vois, il arrive. Je m'avance et mon père me prend dans ses bras.

— Tu as grandi.

C'est ce qu'on dit toujours aux enfants.

Mais il a sans doute raison. Depuis qu'il m'a vue pour la dernière fois, il y a deux ans et demi, j'ai dû prendre quelques centimètres. Je me souviens — on était au tout début de l'année 1979, au cœur de l'été austral. J'avais une petite robe vert et bleu, à bretelles. C'était ma dernière visite en prison avant de partir pour la France. Bien avant le déluge. J'ai dû grandir, oui.

Ma mère à côté de nous est tendue.

C'est étrange de voir mon père après tout ce temps. Je ne saurais pas dire s'il a changé, lui. En fait, j'ai l'impression de le voir pour la première fois. Il est là, devant moi. Je sais qui il est et pourtant je ne le reconnais pas tout à fait. Comme ça arrive parfois, dans les rêves — c'est bien mon père mais en même temps on dirait quelqu'un d'autre. Son écriture petite et ronde, la forme des mots que durant tout ce temps il a tracés sur des centaines de feuilles de papier me sont plus familières, je crois, que son visage.

Il embrasse ma mère. Elle sourit mais je vois bien qu'elle le tient à distance. Je reste à côté d'eux, heureuse et triste à la fois.

Même si mon père ne vivra pas avec nous, ce soir-là, nous dînons ensemble à la Capsulerie. Amalia est là, également. Nous parlons de tout et de rien. On ne sait pas très bien par où commencer. Ou comment continuer — à moins que ce ne soit la même chose. Mais ce n'est pas bien grave. Désormais, nous avons le temps.

Alors mon père s'en va dans l'appartement que ma mère lui a trouvé, chez une amie qui l'accueillera en attendant qu'il ait un lieu à lui.

Devant la porte d'entrée, il me serre une dernière fois dans ses bras puis il me dit :

— On se voit demain, d'accord ?

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que, malgré la presque nuit du bord de l'autoroute, Les Mercuriales ce soir-là brillent un peu plus que d'habitude.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je remercie Hélène, ma première lectrice ; Émilien, Augustin et Jean-Baptiste, qui ont accompagné l'écriture de ce livre ; Cathy Vidalou, mon amie de l'autre hémisphère, dont le regard et les conseils sont toujours aussi précieux — essentielle Cathy. Merci également à Susanne Distchler, Vincent Cosse et Maria Troboukis — nos conversations résonnent dans certaines de ces pages — et à Federico Teitelbaum, dont la contribution technique a été déterminante. Je remercie encore Élisabeth Calpe et Sandrine Lerou pour leur disponibilité généreuse et Mme Petit, principale du collège Travail de Bagnolet, qui m'a ouvert les portes de son établissement. Merci enfin à mon éditeur, Jean-Marie Laclavetine, pour son soutien et sa patience. Sans oublier Marie — bien entendu.

OceanofPDF.com



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© Éditions Gallimard, 2017.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MANÈGES, PETITE HISTOIRE ARGENTINE, roman, 2007, « Folio » n° 5883.

JARDIN BLANC, roman, 2009.

LES PASSAGERS DE L'ANNA C., roman, 2012.

LE BLEU DES ABEILLES, roman, 2013, « Folio » n° 6006.

OceanofPDF.com

LAURA ALCOBA

La danse de l'araignée

« Bavarder entre la banlieue parisienne et la prison argentine où se trouve mon père, c'est un peu comme du tir à l'arc — avec de l'exercice et un peu d'application, on arrive à atteindre le point de mire, l'endroit précis du calendrier où nous nous sommes donné rendez-vous. Il faut juste me laisser le temps de glisser ma nouvelle petite clé dans la boîte aux lettres métallique, attendre que je déchire l'enveloppe. Voilà, j'y suis. »

On retrouve dans *La danse de l'araignée* la tonalité légère et acidulée qui faisait tout le charme de *Manèges* — la jeune narratrice racontait alors son enfance en Argentine au temps de la dictature — comme du *Bleu des abeilles*, qui retraçait son arrivée en banlieue parisienne et l'apprentissage émerveillé de la langue française.

Ici, c'est le temps de l'adolescence qui est évoqué. Ses bouleversements troublants et la correspondance régulière avec le père emprisonné tissent une toile subtile où présent, passé et imaginaire prennent tour à tour le dessus.

Romancière et traductrice, Laura Alcoba a vécu en Argentine jusqu'à l'âge de dix ans et vit aujourd'hui à Paris. Elle est également l'auteur de Manèges, petite histoire argentine, traduit dans de nombreux pays. Tous ses livres ont été publiés aux Éditions Gallimard.

Cette édition électronique du livre
La danse de l'araignée de Laura Alcoba
a été réalisée le 01 décembre 2016
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070197873 - Numéro d'édition : 305439).

Code sodis : N84095 - ISBN : 9782072687341.

Numéro d'édition : 305440.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).

OceanofPDF.com